



Université d'Ottawa • University of Ottawa

Faculté des arts
Histoire

Faculty of Arts
History



NOM DE L'ÉTUDIANT(E) / NAME OF STUDENT: BRYCE, Louise

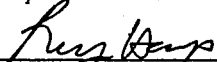
DIRECTEUR DU DMÉMOIRE / MEMOIR SUPERVISOR: HEAP, Ruby

LECTEUR DU MÉMOIRE / MEMOIR READER: DENIS, Anne (sociologie)

GRADE CONFÉRÉ / DEGREE CONFERRED: OCTOBER, 1998

PERMISSION DE REPRODUIRE ET DE
DISTRIBUER LE MÉMOIRE DE MAÎTRISE

PERMISSION TO REPRODUCE AND
DISTRIBUTE THE M.A. MEMOIR

Nom de l'auteur / Name of author	
LOUISE BRYCE	
Adresse postale (facultatif) / Mailing address (optional)	
1759 RUE CITADELLE, VAL-D'OR, QC, J9P 4W4	
Grade / Degrée	Année d'obtention / Year granted
M.A HISTOIRE ET ETUDE DES FEMMES	1998
Titre du mémoire / Title of the memoir	
LES FEMMES ET LA QUOTIDIENNETÉ À LA FRONTIÈRE MINIÈRE EN ABITIBI : VAL-D'OR 1933 - 1950.	
PROFESSEURE RUBY HEAP	
Sous la supervision de / Under the supervision of:	
	

L'auteur permet, par la présente, au département d'histoire de l'Université d'Ottawa et à ses représentants de prêter et de reproduire par photocopie ou photographie, le mémoire de maîtrise, au prix coûtant, aux bibliothèques ou aux chercheurs qui en feront la demande pour fins de recherche.

Les droits de publication par tout autre moyen et pour vente au public demeureront la propriété de l'auteur du mémoire de maîtrise.

The author hereby permits the Department of History of the University of Ottawa, and its representatives to lend and to reproduce the M.A. memoir by photographic means or by photocopying and to sell such reproductions at cost to libraries and to scholars requesting them for research purposes.

The right to publish the M.A. memoir by other means and to sell it to the public is reserved to the author.

28 sept 1998
DATE


AUTEUR SIGNATURE (AUTHOR)



Les femmes et la quotidienneté à la frontière minière en Abitibi :
Val-d'Or 1933-1950.

par
Louise Bryce

Mémoire remis à la Faculté des Arts
de l'Université d'Ottawa,
au département d'histoire et
au Programme en Études des femmes.

Le 31 août 1998.

Remerciements

Je suis redevable au Centre de recherche en civilisation canadienne-française
de l'Université d'Ottawa pour son soutien financier.

Merci à Professeure Ruby Heap, du département d'histoire
et directrice du programme en Études des femmes,
qui a accepté de me guider à travers ce mémoire
malgré son horaire déjà très chargé.

TABLE DES MATIÈRES

	page
Page titre.....	i
Remerciements.....	ii
Table des matières.....	iii
Liste des tableaux.....	iv
Note.....	v
Introduction	
1.1 Problématique et question principale.....	1
1.2 Cadre théorique.....	2
1.3.1 Historiographie.....	4
1.3.2 L'histoire des femmes sur la « frontière ».....	6
1.3 Méthodologie et sources.....	7
1.4 Présentation du mémoire.....	10
Chapitre 2	
2.1 Val-d'Or, dans les années 30 et 40, ville frontière.....	11
Chapitre 3 : Les débuts	
3.1 L'arrivée.....	17
3.2 Conditions générales de vie.....	22
Chapitre 4 : L'univers du privée	
4.1 Espace et travail ménager.....	29
4.2 Les relations conjugales.....	33
4.3 La maternité.....	37
4.4 L'éducation des enfants.....	40
4.5 La religion.....	43
Chapitre 5 : Travailler en dehors	
5.1 Les motifs.....	46
5.2 L'importance du secteur des services.....	47
5.3 La prostitution.....	51
Chapitre 6 : Les divertissements	
6.1 Sociabilité et loisirs.....	55
Conclusion.....	59
Annexe 1 : Biographie sommaire des femmes interviewées.....	61
Annexe 2 : Carte géographique de l'Abitibi-Témiscamingue.....	66
Bibliographie.....	67

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Population de Val-d'Or selon quatre sources.p. 16

Tableau 2 : Profil des quinze femmes sélectionnées.p. 18

Note

Étant donné que ce document ne fait pas l'objet d'une publication,
il ne se conforme pas à l'article 35 du Code civil.

Les noms mentionnés proviennent d'archives publiques
qui peuvent être consultées aux Archives nationales du Québec,
centre de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec à Rouyn-Noranda
et d'entrevues pour lesquelles des contrats de versement ont été signés
avec la Société d'histoire de Val-d'Or afin que tout droit, titre et intérêt lui soit versé.
L'auteure détient donc l'autorisation de la Société d'histoire de Val-d'Or
pour l'utilisation de ces documents.

Introduction

1.1 Problématique et question principale

Ce mémoire examine la vie des femmes à la frontière minière de l'Abitibi entre 1934 et 1950. Les premières femmes résidentes de Val-d'Or sont au coeur de cette étude. Celle-ci est rendue possible grâce aux témoignages recueillis auprès des pionnières et pionniers de cette agglomération¹, la deuxième en importance dans cette région minière. Ceux-ci mettent en lumière les expériences de plusieurs femmes qui ont suivi leur époux, leur père ou leur frère à la frontière, pendant les années 30, au Québec. La connaissance de cette expérience féminine vient compléter la version masculine de l'étude sur l'établissement de l'Abitibi-Témiscamingue : les longues heures travaillées dans les bois, sur le chemin de fer, sur la terre en défrichage et dans les mines. D'ailleurs, les villages miniers étaient fort différents des colonies de peuplement agricole. Ils n'étaient pas organisés par le Ministère de la colonisation et ne profitaient pas de plan de colonisation. Pourtant, cet environnement peu accueillant n'a guère empêché les femmes de s'y établir. Comment s'est déroulée leur arrivée ? Une fois installées, comment ces pionnières ont-elles vécu le quotidien dans des conditions largement précaires ? Comment ces femmes percevaient-elles leur situation et, plus précisément, leur contribution au développement d'une nouvelle communauté ? Voici les principales questions soulevées dans ce mémoire.

¹ Ces témoignages ont été recueillis par la Société d'histoire de Val-d'Or à la fin des années 70 et au début des années 80. La collection compte environ une centaine d'entrevues avec des personnes âgées qui ont connu les premiers jours de l'agglomération, effectué par les membres de la Société d'histoire de Val-d'Or. Le but du projet visait à reconstituer l'histoire de la ville et à enrichir le cours d'histoire locale qui était offert à l'école secondaire. Les questions portaient sur différents thèmes tel que : leur vie avant l'arrivée, le déroulement de leur installation, le travail, les transports et les communications, les services, la religion, l'éducation, les loisirs et les événements particuliers.

1.2 Cadre théorique

Afin de guider notre démarche, quatre concepts sont utilisés ; le concept de frontière, d'économie familiale, de vie privée, d'espace et de sociabilité. Notre analyse repose largement sur le concept de « frontière ». Ce dernier comprend plusieurs dimensions. D'abord, le concept implique un sens de limite. Cette limite constitue, ici, l'extrémité spatiale où les gens se sont établis dans un territoire donné. Il implique également aussi un contexte de désorganisation, principalement social ; la difficulté d'accès et le rude climat expliquent la présence masculine dominante et un déséquilibre des sexes accentue le climat de désordre. Devant l'absence de services institutionnels, (comme un service de police) la débrouillardise et l'inventivité vont de soi. Provenant de partout, les pionniers vivent un recommencement dans lequel ils tentent de recréer leur lieu d'origine. L'absence de restrictions sociales habituelles engendre aussi un certain laisser faire et une résistance à l'autorité établie. Les nouvelles circonstances accoutument à l'individualisme tout en créant le besoin pour une unité familiale et communautaire.² Mais il s'agit aussi, comme nous le verrons, d'une ville champignon. Val-d'Or présente, à ses débuts, les traits d'une ville frontière qui connaît une forte croissance de population, dans ses premières années d'existence.

Dans ce mémoire, les concepts de vie privée et d'espace se rejoignent car ils recourent chacun au foyer qui est considéré comme un lieu féminin. La période que couvre cette recherche en est une où les rôles conférés aux femmes sont dictés par les élites masculines de la société, à commencer par le clergé, les politiciens, les éducateurs et les hommes d'affaires. La femme est perçue comme reine du foyer. Elle est confinée aux soins de la famille considérée, à cette époque,

² Odette Vincent, dir, Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 372-373. Voir aussi Christian Morissonneau, La Terre promise : Le mythe du Nord québécois, Montréal, Hurtubise, 1978, p. 30 à 34.

comme le pilier de l'ordre social. Alors qu'elles quittent de plus en plus les fermes pour les villes, les femmes sont appelées à se conformer à ce discours qui valorise avant tout leurs rôles d'épouse et de mère. L'étude du logement, de l'équipement ménager et de l'entretien général de la maison est révélateurs du travail des femmes. D'autres dimensions essentielles de la vie privée des femmes sont les relations conjugales, les maternités, les décès et les soins à apporter aux enfants. Bref, l'espace privé occupe une place indéniable dans la vie des femmes qu'il nous faut considérer dans ce travail.³

À Val-d'Or, le travail des femmes à l'extérieur du foyer s'inscrit souvent dans une économie familiale où tous les membres d'une famille contribuent aux revenus par leur occupation. Dans ce sens, le travail à l'extérieur n'est plus perçu comme une dérogation aux rôles traditionnels de la femme, il illustre plutôt les efforts de celle-ci pour survivre ou améliorer le sort de la famille. Or, dès que le travail rémunéré est terminé, le travail imposé traditionnellement aux femmes au sein du foyer doit être exécuté. En fait, le travail à l'extérieur n'est souvent que le prolongement de la besogne qu'elles font à la maison. Bref, si les femmes participent au marché du travail, elles sont tout de même tenues d'être les seules responsables des tâches domestiques ; leurs enfants et conjoints ne doivent pas souffrir de leurs activités.⁴

La sociabilité est le dernier concept qui a guidé notre analyse. À cet égard, les femmes participent aux sociabilités de leur groupe en s'ouvrant au monde extérieur.⁵ Les premières femmes qui ont vécu à Val-d'Or ont dû se familiariser avec leur environnement et apprivoiser leur voisinage. La lourdeur de leurs tâches ménagères ne leur permet pas de s'impliquer dans plusieurs activités sociales. Celles qui tiennent commerce ou travaillent à l'extérieur sont plus actives à ce

³ Voir : Denise Lemieux et Lucie Mercier, Les femmes au tournant du siècle 1880-1940, Âge de la vie, maternité et quotidien, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 291-292.

⁴ Guylaine Poissant, Portrait de femmes du Nord ontarien, Ottawa, Le Nordir, 1995, p. 39-43.

⁵ Denise Lemieux et Lucie Mercier, op. cit., p. 109.

niveau. L'adhésion à des organismes sociaux comme les filles d'Isabelle fournissent des occasions de sortir de la sphère privée pour rencontrer des gens de l'endroit. Les loisirs offrent également cette opportunité comme les parties de bridge, les quilles et le curling.

1.3 Historiographie

L'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue a été peu étudiée jusqu'à présent, car c'est une région très jeune. Les travaux portent principalement sur la colonisation, les industries minières et forestières. D'autres chercheurs s'intéressent à l'histoire du diocèse et à la présence des Amérindiens.⁶

L'historiographie de la région a connu trois phases. Les premiers écrits sont des exercices de propagande pour faire connaître la région et les richesses qu'elle offre. Plusieurs de ces publications ont été rédigés par des missionnaires qui cherchaient à promouvoir la région à des fins de peuplement. Le livre d'Émile Benoist, l'Abitibi, pays de l'or⁷ en est l'exemple parfait. Des publications gouvernementales ont aussi été produites, notamment celle du Ministère des mines et des pêcheries, qui a établi une base de données et des statistiques sur la nouvelle région.

L'intérêt plus marqué pour l'histoire de la région correspond à l'ouverture du Cégep et de la succursale de l'Université du Québec, en Abitibi-Témiscamingue, dans les années 1970. Les sujets qui ont le plus intéressé cette génération nouvelle de chercheurs concernent particulièrement les traits distinctifs de la région par rapport au reste de la province, par exemple l'établissement de villages miniers et agro-forestiers étudiés dans les ouvrages de Gourd⁸ et de Berthiaume⁹. Pour

⁶ Voir : Jean Laflamme, « L'église et l'éducation en Abiti-Témiscamingue », Sessions d'étude, vol. 49, 1982, p. 25-34., Yvon C. Couture, Les Algonquins, Val-d'Or, Éditions Hyperborée, 1983. et Gilles Proulx, « Une page d'histoire : la traite des fourrures et le Témiscamingue », Parc historique national du Fort Témiscamingue, Québec, Services canadien des parcs, 1988.

⁷ Émile Benoist, l'Abitibi, pays de l'or, Montréal, Les éditions du Zodiaques, 1938, 198 p.

⁸ Benoit-Beaudry Gourd, La mine Lamaque et le village minier de Bourlamaque, Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, 1983, 117 p.

d'autres cependant, le destin de l'Abitibi est relié étroitement à l'histoire de la province en général, comme le montre l'ouvrage de Simon Tremblay, La crise économique au Québec et la colonisation de l'Abitibi¹⁰.

Dans les années 90, on retrouve des rétrospectives de l'histoire de différentes communautés abitibiennes.¹¹ Mentionnons aussi la thèse de doctorat de Jean-Pierre Dupuis.¹² Enfin l'ouvrage le plus important est l'Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue,¹³ publié en 1995 par l'Institut québécois de recherche sur la culture, ce dernier englobe toutes les études menées jusque maintenant et aborde des thèmes qui ont reçu moins d'attention comme l'archéologie de la région.

L'histoire des femmes de l'Abitibi-Témiscamingue reste à écrire. Pour l'Abitibi, il n'existe que quelques travaux dont l'un, sur les infirmières de colonie, mené par Johanne Daigle¹⁴ et l'autre sur le syndicalisme des enseignantes¹⁵; tandis que pour la région du Témiscamingue, on retrouve un ouvrage intitulé Vie et histoire des femmes au Témiscamingue¹⁶. Quant à l'ouvrage récent publié par l'Institut québécois de recherche sur la culture, le rôle des femmes n'est étudié que dans les chapitres consacrés aux premières institutions et à la vie socioculturelle. Toutefois, leurs

⁹ Nicole Berthiaume, Rouyn-Noranda, Le développement d'une agglomération minière au cœur de l'Abitibi-Témiscamingue, Rouyn, Collège du nord-ouest, 1981, 169 p.

¹⁰ Simon Tremblay, La crise économique au Québec et la colonisation de l'Abitibi, Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, 1984, 273 p. Voir aussi Benoit-Beaudry Gourd « La colonisation des Clays Belts du Nord-Ouest québécois et du Nord-est ontarien. Étude de la propagande des gouvernements du Québec et de l'Ontario à travers leurs publications officielles (1900-1930) », Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 27, no 2, 1973, p. 235-256.

¹¹ Société d'histoire de Val-d'Or, Histoire de Val-d'Or, des origines à 1995, Val-d'Or, Société d'histoire de Val-d'Or, 1995. publié dans le cadre du soixantième anniversaire de la ville.

¹² Jean-Pierre Dupuis, « Le développement minier de l'Abitibi : les projets des colons », Recherches Sociographiques, vol. 24, no 2, 1993, p. 233-260. tirée de : Une analyse anthropologique des rapports entre l'entreprise et la communauté dans deux villages miniers abitibiens, thèses de Ph.D. Université Montréal, département d'anthropologie, 1991.

¹³ Odette Vincent, dir., Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, 763 p.

¹⁴ Johanne Daigle, Nicole Rousseau et Francine Saillant, « Des traces sur la neige...La contribution des infirmières au développement des régions isolées du Québec au XXe siècle », Recherches Féministes, vol. 6, no 1, 1993, p. 93-103.

¹⁵ Marc Charron, Le syndicalisme enseignant dans le Nord-Ouest Québécois, s.l. Syndicat des travailleurs de l'enseignement du Nord-Ouest québécois, 1987.

¹⁶ Collectif Témiscamien, Vie et histoire des femmes au Témiscamingue, Imprimerie du Témiscamingue enr., 1988, 507 p.

expériences ne se limitent pas à ces deux dimensions. En effet, d'autres facettes de la vie des femmes pionnières restent à explorer.

1.3.2 L'histoire des femmes sur « la frontière »

Les historiennes canadiennes ont cherché de leur côté à ré-écrire l'histoire de l'Ouest canadien en y incluant les expériences des femmes. Les femmes ont effectivement participé à l'ouverture de cette région, comme celle du « Cariboo » en Colombie-Britannique dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Sylvia Van Kirk a démontré que cette région a accueilli les femmes à titre d'épouses, de commerçantes ou de prostituées.¹⁷ Charlene L. Porsild qui s'est intéressée aux femmes s'étant rendues jusqu'au Yukon, lors de la ruée vers l'or du Klondike, en 1896, démontre à quel point l'importance de la classe, de la culture et de la communauté ambiante ont influencé le vécu des femmes de cette région très isolée.¹⁸ Pour sa part, Meg Luxton s'est intéressée au travail domestique des femmes vivant dans la ville minière de Flin Flon dans le nord du Manitoba. Elle démontre comment le travail domestique est indissociable de l'organisation capitaliste du travail salarié.¹⁹ Dans une étude sur les comportements sexuels en Ontario, entre 1880 et 1929, Karen Dubinsky consacre un chapitre à la région du nord-est qui a été colonisée pendant ces années. Son analyse démontre les différences entre les attitudes et les comportements au sud et au nord de la province, respectivement.²⁰ Tous ces travaux sont consacrés à des régions dont l'économie est

¹⁷ Sylvia Van Kirk, « A Vital Presence : Women in the Cariboo Gold Rush, 1862-1875 », dans British Columbia Reconsidered, Essays on Women, Gillian Creese et Véronica Strong-Boag, éd., Vancouver, Press Gang Publishers, 1992, p. 21-37.

¹⁸ Charlene Porsild, Culture, Class and Community : New Perspectives on the Klondike Gold Rush 1896-1905, Carleton University, thèse de Ph.D., 1995.

¹⁹ Meg Luxton, More Than a Labour of Love : Three Generations of Women's Work in the Home, Toronto, Women's Press, 1980, 260 p.

²⁰ Karen Dubinsky, Improper Advances, Rape and Heterosexual Conflict in Ontario, 1880-1929, Chicago & London, The University of Chicago Press, 1993, 223 p.

basée sur l'exploitation minière. Ils permettent d'éclairer les expériences des femmes dans des environnements nouveaux.

Ces études se situent en prolongement des travaux des historiennes américaines. Depuis la deuxième moitié des années 80, celles-ci ont produit une version révisionniste, de l'histoire de la frontière, marquée par les travaux de Frederick Jackson Turner.²¹ Elles ont souligné que Turner et ses disciples avaient ignoré la vie des femmes dans les communautés de la frontière. Elles ont démontré notamment que la prostitution était une activité à laquelle se livraient de nombreuses femmes de l'ouest américain pour survivre.²² D'autres historiennes ont étudiée l'expérience des femmes déjà sur place, soit les Amérindiennes, lors de l'expansion vers l'ouest et l'impact de l'arrivée des Américains.²³ Une étude, sur l'expérience des femmes dans les villages, mise à la disposition des travailleurs, par les compagnies de charbon en Virginie, a révélé que ces dernières ont développé plusieurs stratégies afin de survivre dans un environnement qui leur était très hostile.²⁴ Quand à la géologue Margaret S. Woyski, elle a examiné le travail des femmes, en général, dans le domaine minier, que ce soit comme géologue, comme prospecteur et comme « inventrice » de nouvelles technologies, et cela avec leur conjoint, leur père, leur frère ou de leur propre gré.²⁵

²¹ Paula Petrik, No Step Backward : Women and Family on the Rocky Mountain Mining Frontier, Helena, Montana, 1865-1900, Montana Historical Society Press, 1987, 206 p.

Anne M. Butler, « Through a Lens Less Turnerian : Women on the Frontier », Review in American History, vol. 17, no 3, 1989.

²² Voir à ce sujet l'admirable ouvrage de la sociologue Marion S. Goldman, qui a étudié la prostitution au Nevada dans la ville minière de Virginia City, exemple d'une ville champignon qui était la plus riche en gisement argent au XIX^e siècle. Marion S. Goldman, Gold Diggers & Silver Miners, Prostitution and Social Life on the Comstock Lode, Ann Arbor, the University of Michigan Press, 1981, 214 p.

²³ Sara Deutsch. No Separate Refuge : Culture, Class, and Gender on an Anglo-Hispanic Frontier in the American Southwest, 1880-1940. New York, Oxford University Press, 1987, 356 p.

²⁴ Janet W. Greene, « Strategies for Survival : Women's Work in the South West Virginia Coal Camps », West Virginia History, vol. 49, 1990, p. 37-54.

²⁵ Margaret S. Woyski, « Women and Mining in the Old West », Journal of the West, vol. 20, no 2, 1981, p. 38-47.

1.4 Méthodologie et sources

L'absence des femmes abitibiennes, dans les écrits historiques sur la région, est en partie attribuable au fait qu'elles ont laissé peu de documents écrits. Il est donc difficile de réaliser une étude sur leur passé en utilisant des sources imprimées uniquement. L'histoire orale s'avère donc une méthode privilégiée pour retrouver ce passé. Les historiennes ont trouvé que l'histoire orale était particulièrement utile pour examiner des thèmes tels que : la vie domestique, la socialisation des filles, les relations de pouvoir à l'intérieur de la famille, les pratiques en matières de contraception et les comportements sexuels.²⁶ Dans le cadre de cette étude, quinze entrevues orales sont utilisées. Ces entrevues ont été réalisées, entre 1978 et 1983, par la Société d'histoire de Val-d'Or. La collection possède plus de 40 entrevues menées auprès de femmes.²⁷ Certains barèmes ont contribué à dicter notre choix. D'abord, les limites de notre étude ne permettent que l'utilisation de 12 à 15 entrevues. Enfin, la qualité du son et de l'élocution ont entraîné l'élimination de quelques entrevues. Ensuite et surtout, la richesse du témoignage et la date d'arrivée à Val-d'Or ont guidé le processus de sélection. Le choix de celles qui ont été utilisées, ici, s'est avéré délicat car il est difficile d'émettre un jugement sur la valeur d'un témoignage. Comment justifier qu'un témoignage est plus valable qu'un autre ?

Travailler avec des enregistrements réalisés par un autre chercheur pose aussi des difficultés. En effet, il faut composer avec le produit obtenu par l'autre chercheur et poser un questionnement qui se prête le mieux à ce type de source. Toutefois, certains éléments risquent d'échapper à la personne qui écoute ces enregistrements ; par exemple les gestes et les réactions de l'interviewé renseignent beaucoup le chercheur sur la signification des informations qui sont

²⁶ Anne C. Gagnon, « *En terre promise* » : *The Lives of Franco-Albertan Women, 1890-1940*, Thèses de PH. D., Université d'Ottawa, département d'histoire, 1997, p. 24.

²⁷ La transcription de ces entrevues a été effectuée par l'auteure et une assistante, une copie des ces transcriptions est disponible à la Société d'Histoire de Val-d'Or pour consultation.

présentées. Cependant, il est possible d'identifier certaines intonations et inflexions de la voix. Il est important également de savoir si des stimulants mnémoniques ont été utilisée pour aider la mémoire, ce qui a été fait pour certaines entrevues de notre échantillon.

Enfin, le chercheur est limité par le contenu de l'entrevue car il lui est impossible de pousser davantage un aspect traité dans l'entrevue. Les témoignages utilisés pour ce mémoire avaient pour objet premier de renseigner sur les débuts de Val-d'Or. Donc, plusieurs thèmes sont absents, particulièrement ceux concernant la vie privée. Ainsi, la sexualité, la contraception, la gestion du budget familial qui sont des thèmes essentiels en histoire des femmes, ne peuvent être discutés dans le cadre de cette recherche.²⁸

D'autres sources viennent compléter les entrevues. Les registres de la cour criminelle de Val-d'Or ont été consultés afin d'obtenir de l'information sur la prostitution et les relations conjugales. Vu l'immensité des informations, deux années ont été dépouillées : 1937 et 1942.

Deux journaux francophones qui étaient publiés à l'époque ont été utilisés ; il s'agit de La Gazette du Nord et de La Frontière. Malheureusement ces journaux ne contenaient pas de pages féminines pour les femmes abitibiennes, en particulier. Les pages féminines provenaient des journaux publiés dans le sud de la province. Les femmes n'avaient donc pas d'espace pour échanger leurs trucs, leurs recettes, etc. Toutefois, ces deux journaux avaient des journalistes à Val-d'Or qui rapportaient les événements généraux de la communauté.

Enfin, trois sources ont également été utilisées pour recueillir des informations sur la population de Val-d'Or, soit ; les Rapports de paroisse, les recensements fédéraux et les annuaires téléphoniques.

²⁸ Ibid., p. 27.

1.5 Présentation du mémoire

Les résultats de la recherche sont présentés en six chapitres. Le prochain, le chapitre deux, examinera les débuts de Val-d'Or comme communauté minière et le mouvement du peuplement. Ensuite, nous présenterons le profil des informatrices et nous examinerons les raisons de leur venue. Dans un quatrième temps, les conditions de vie seront abordé. Ensuite nous traiterons des aspects de la vie privée de ces femmes ; tel le logement, les relations conjugales, les naissances, l'éducation des enfants et le rôle de la religion. Le travail à l'extérieur du foyer fait l'objet du cinquième chapitre. Enfin, la place qu'occupaient les loisirs dans la vie de ces femmes sera examinée brièvement dans le dernier chapitre.

Note : Les initiales des informatrices seront utilisées pour les identifier dans les prochaines pages.

Veillez vous référer à l'annexe 1 pour une biographie sommaire des femmes interviewées.

Chapitre II

2.1 Val-d'Or, dans les années 30 et 40, ville frontière

La naissance de Val-d'Or est spontanée, elle est attribuable à la découverte de gisements d'or. C'est dans le contexte de l'ouverture de l'Abitibi, pour la colonisation, que le chemin de fer National Transcontinental est construit en 1910. Cette voie d'accès sillonne les rivières navigables qu'empruntent des prospecteurs du nord ontarien pour pénétrer le terrain. Dès 1906, de l'or est découvert le long de la faille de Cadillac, formation géologique, riche en minerais d'or, d'argent, de cuivre et de zinc, qui traverse la région au sud des agglomérations agricoles et qui se continue en Ontario. L'attrait du territoire deviendra évident à partir de 1922 lorsqu'une riche veine est découverte aux abords du lac Osisko pour devenir la mine Noranda. Bien que ces découvertes attirent de nombreux prospecteurs, le territoire demeure difficile d'accès. De plus, les gisements sont d'une géologie complexe qui ne permet pas à ces derniers d'exploiter rapidement les veines et d'en retirer de la poudre d'or, comme cela était possible dans le Klondike du Yukon. Les prospecteurs doivent donc vendre ou s'associer avec des compagnies qui jouissent d'un statut financier permettant la réalisation de travaux importants.²⁹

La crise de 1929 ralentit les activités des camps miniers de l'Abitibi et ce n'est qu'avec la décision du président américain Roosevelt, en 1934, de hausser le prix de l'or de 20 US \$ à 35 US \$ que les perspectives deviendront alléchantes. Cette augmentation du prix de l'or permet aux découvertes effectuées dans la région du lac Demontigny³⁰ de démarrer plus vigoureusement. Certaines mines sont plus proches les unes que les autres mais certaines se trouvent à quelques kilomètres du lac Blouin, principal cours d'eau, d'où les mines reçoivent l'équipement nécessaire à

²⁹ Odette Vincent, dir., « Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue », Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 285-302.

³⁰ Notamment les gisements de la Greene-Stabel en 1914, de l'île Siscoe en 1915, de Sullivan, de Lamaque en 1923 et de Sigma en 1933.

l'exploitation de leur gisement. Ainsi, de nombreux sentiers sont taillés et c'est à l'une des intersections, que va se développer la future ville de Val-d'Or.³¹ Les premières cabanes érigées à cet endroit s'appellent « Mc Keown's Town » selon le pionnier J.-O. Germain³² puisque qu'en janvier 1934 Bill Ferguson et Bill McKeown avaient ouvert le « Pioneer Store » qui était utilisé à titre de magasin général, de casse-croute et de bureau de poste.³³ J.-O. Germain ne tarda pas à s'installer dans cette agglomération à titre de vendeur de lots et veilla à ce que l'appellation Val-d'Or devienne l'usage.³⁴

Pendant cette période qui précède la mise en production des mines, de plus en plus d'hommes gagnent le territoire épris de la fièvre de l'or qui se propage dans le monde minier canadien. La présence de ces hommes, en général, éparpillés dans les différents sites miniers, n'est soumise à aucune réglementation ni de la part du gouvernement, ni de la part des compagnies minières. Le camp minier de Val-d'Or, situé à la jonction des chemins menant à plusieurs mines qui exigent des travailleurs, attire dans le contexte des années difficiles des années trente, une population très diversifiée.³⁵ Elle provient des camps miniers du Nord-Est ontarien, des vieilles paroisses du Sud, des villes remplies de chômeurs, des immigrants et des campagnes environnantes.

³¹ « 1933 : En octobre, Émile Saint-Jarre se construit un salon de barbier et une salle de billard à l'intersection de la route reliant la mine Lamaque au lac Blouin et de celle menant au lac De Montigny », Société d'histoire de Val-d'Or, Histoire de Val-d'Or des origines à 1995, Val-d'Or, Société d'histoire de Val-d'Or, 1995, p. 11.

³² « M. J.-O. Germain », La Frontière, le 24 août 1939.

³³ Société d'histoire de Val-d'Or, op. cit.

³⁴ Il se chargea que l'enseigne du barbier de la place y ait « Val-d'Or » d'inscrit et lorsqu'il est convoité à titre de parrain, il s'assure que les fonds baptismaux portent ce nouveau nom également. (« M. J.-O. Germain », op. cit.)

³⁵ L'historien Benoît-Beaudry Gourd avance que les lieux où se trouve Val-d'Or était des propriétés de deux compagnies minières différentes qui se sont disputées pour obtenir le contrôle de la ville qui émergeait sur leur territoire. Des lots sont mis en vente et les premières élections qui se tiennent dans le village oppose deux candidats de chaque compagnie. La commission municipale de Québec doit intervenir. La ville de Val-d'Or doit par la suite rembourser les deux minières pour les travaux d'infrastructures effectués. Benoît-Beaudry Gourd, La mine Lamaque et le Village minier de Bourlamaque, une histoire de mine, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, Rouyn, Cahiers du département d'histoire et de géographie, travaux de recherche no. 6, 1983, p. 50-53.

Tout près de ces baraquements, se trouve la mine Lamaque qui n'a pas hésité à organiser des logements pour les travailleurs. Cette communauté grandira de façon bien différente de sa consœur, Val-d'Or. La construction des bâtiments de surface de la mine demande de la main d'oeuvre pour commencer la production en 1935. Les travailleurs arrivent, sur le site de la mine, certains avec leur famille ; les autorités de la mine se dépêchent alors d'établir des dortoirs pour les loger. La loi qui crée la ville de Bourlamaque est passée en 1934 par le gouvernement du Québec. La mine prend à sa charge l'érection et le contrôle du développement d'un village érigé sur son territoire. Bientôt, des rangées de maisons en bois rond font leur apparition, la mine les met à la disposition de ses travailleurs et de ses cadres. La mine Lamaque veille, paternellement, sur son village et ses citoyens en établissant une communauté organisée, offrant des services essentiels. Elle est beaucoup plus ordonnée que sa voisine, Val-d'Or.³⁶ Le contraste semble impressionner le journaliste Montréalais Émile Benoist, qui écrit dans « L'Abitibi, pays de l'or » :

Si Val-d'Or est vivant, grouillant de vie, c'est aussi une ville laide, dont la laideur paraît d'autant plus qu'elle fait contraste avec le pimpant aménagement de Bourlamaque...

Au contraire de Val-d'Or qui s'est d'abord établi et construit au petit bonheur, quitte à mettre ensuite de l'ordre dans le chaos, Bourlamaque est le résultat d'un plan d'ensemble que des urbanistes ont commencé par mettre sur le papier, ville ouverte, trop largement ouverte, contre ville fermée, peut-être trop fermée ...³⁷

En effet, toutes les caractéristiques d'une ville champignon communément appelée « boumtown », se retrouve à Val-d'Or. Les aventuriers viennent y chercher leur fortune. Les tentes et les camps de 1933 sont rapidement entourés par d'autres abris de fortune dans un désordre et un bouillonnement d'activités. La petite agglomération devient un centre minier qui cherche à répondre aux besoins qui se font de plus en plus sentir. Les centres agricoles ouverts par les plans

³⁶ *Ibid.*, et « Dans ce temps là Bourlamaque... », Corporation du village minier de Bourlamaque, production Visuart, Val-d'Or, s.d., p. 4-17.

³⁷ Émile Benoist, *L'Abitibi, pays de l'or*, Montréal, Les éditions du Zodiaque, 1938, 198 p. 89 et 94. La ville ouverte fait référence à Val-d'Or et la ville fermée fait référence à Bourlamaque.

Vautrin et Gordon³⁸ avaient permis l'établissement de plusieurs colons dans la région. Ce nouveau bassin de population permettra aux mines d'y puiser leur main-d'oeuvre. Les travailleurs viennent également du nord ontarien et de d'autres régions du Québec. De plus, Val-d'Or reçoit, comme plusieurs autres chantiers forestiers et miniers du Canada à l'époque, des gens de communautés ethno-culturelles originaires d'Europe centrale et de l'Est. La présence des Ukrainiens, des Polonais, des Allemands, des Russes et des Finlandais contribue au caractère cosmopolite de la ville.³⁹

Les commerçants de fortune viennent ouvrir boutiques, restaurants et lieux de divertissements. Le centre d'approvisionnement est Amos, situé à 67 kilomètres ; il s'agit d'un centre agro-forestier qui est déservi par le Transcontinental et qui se trouve aux abords de la rivière Harricana. Les marchandises et la plupart des gens arrivent par ce cours d'eau et débarquent au quai de Sullivan ou de la rivière Thompson ; de là, le trajet de quelques kilomètres se fait par taxi. La communauté d'Amos joue donc un rôle important dans les débuts de Val-d'Or, atténuant un peu son isolement. Certains hommes d'affaires amosois investissent dans cette nouvelle ville prometteuse. Les hôtels notamment font de bonnes affaires à Val-d'Or puisque les travailleurs peuvent s'y loger, s'y nourrir et s'y divertir. À cela, s'ajoutent des salles de billards, des salons de barbiers, des épiceries, des tavernes, des clubs, des salles de danses, des théâtres, des restaurants et des magasins de tabacs. Ces endroits sont les nids des spéculateurs qui cherchent l'enrichissement rapide. Il en est ainsi pour le jeu et la vente illégale de l'alcool, sans oublier la prostitution. Il

³⁸ Le plan Gordon instauré par le gouvernement fédéral, vise à désengorger les villes des chômeurs. Instauré au printemps de 1932, un montant de \$600.00 est distribué aux colons. Ce plan a permis le retour à la terre de 976 familles provenant de Montréal, de Québec, de Trois-Rivières, de Hull et de Shawinigan. 45.6% de ces familles s'établissent en Abitibi et 44.7% au Témiscamingue. Le plan Vautrin pour sa part est attribuable à la persistance de la crise. Ce plan vise non seulement les chômeurs urbains mais également les chômeurs ruraux, les célibataires et les fils de cultivateurs. Ce plan a déplacé en tout 29 411 personnes de partout dans la province. 19 paroisses sont créées en Abitibi pour recevoir 12 305 personnes. voir : Odette Vincent, dir., *op.cit.*, p. 240 à 244.

³⁹ Odette Vincent, « Des mondes parallèles ? » Groupe ethnique, activités politiques et réseaux communautaires

s'agit de lieux de prédilection pour le jeune travailleur célibataire qui se trouve loin de ses attaches familiales.

D'autres services sont établis pour la population en général, dont ceux d'un pasteur, d'un médecin et du téléphone en 1934. L'année suivante, Val-d'Or devient une municipalité de village et les résidents ont accès à un bureau de poste, à la première école et à l'électricité. Les paroissiens, de Saint-Sauveur-les-mines qui désert Val-d'Or et Bourlamaque, doivent se rendre dans un théâtre jusqu'à ce que le sous-bassement de l'église puisse les recevoir pour la messe. C'est en 1937 que Val-d'Or devient une municipalité de ville. Le conseil de ville a beaucoup de travail dans les premières années, surtout en ce qui concerne : le système d'égoûts et d'acqueduc, l'instauration de bornes fontaines pour la protection contre le feu, le pavement de la rue principale, la construction de trottoirs et de l'entretien des chemins, la commission des liqueurs. Sans compter les pressions exercées sur les gouvernements fédéral et provincial pour l'ouverture de routes, pour la construction de ponts, pour les rattachements routiers reliant Val-d'Or à Senneterre, à Amos, à Malartic et à Rouyn-Noranda. Tout est à faire. Lorsque les hommes réussissent à accumuler suffisamment de fonds, il leur est alors possible d'établir leur famille ou de se marier. La venue d'un nombre croissant de femmes aidera certainement à atténuer la turbulence qui règne. Leur présence accentue le besoin d'écoles, d'églises et de loisirs organisés.⁴⁰ Elles réduisent le déséquilibre marqué des sexes, ce qui permet à la communauté de grandir et de devenir une base plus stable pour l'industrie minière. Leur rôle au sein de la communauté est donc vital dans le développement de la ville.

dans l'espace abitibien (1920-1955) », *Bulletin du RCHTQ*, no 63, automne 1995, vol. 21, no 3, p. 33-34.

⁴⁰ Margaret S. Woyski, « Women and Mining in the Old West », *Journal of the West*, vol. 20, no 2, 1981, p. 44.

« As soon as families arrived, the tone of the mining camp changed, less violence occurred and civil order became established ».

Il est difficile de déterminer la population de Val-d'Or ; elle a subi des fluctuations majeures et les chiffres publiés par différentes sources ne concordent pas toujours. Il s'agit aussi d'une population flottante, les jeunes travailleurs célibataires se déplaçant constamment d'un camp minier à un autre. Le tableau suivant tente tout de même d'illustrer l'ampleur de la ruée dans les premières années de l'histoire de la ville.

Tableau 1 : Population de Val-d'Or selon quatre sources.

	Histoire de Val-d'Or	Rapport de paroisse	Annuaire téléphonique	Recensement fédéral 1941 ⁴¹
JANV 1934	10		-	
OCT 1934	400-500		-	
DÉC 1934	1000	1658	-	
1935	5000	2019	1200	
1936	-	-	2300	
1937	7000	6287	4000	
1938	-	6041	6000	
1939	-	-	7000	
1940	-	-	-	
1941	4385	-	6063	4385 +1545B*
1942	-	5822	-	
1943	-	6093	-	
1944	-	6403	-	
1945	-	6358	-	
1946	-	6932	-	
1947	-	7370	-	
1948	-	8071	-	
1949	-	5269	-	

* B : population de Bourlamaque.

Comme le démontre le tableau, la population augmente très rapidement entre 1934 et 1937.

L'exactitude de ces chiffres est cependant aléatoire étant donné la population flottante. Il est encore plus difficile d'évaluer la population féminine de Val-d'Or. ⁴² En Abitibi, le taux de

⁴¹ Société d'histoire de Val-d'Or, *Histoire de Val-d'Or, des origines à aujourd'hui*, Val-d'Or, Société d'histoire de Val-d'Or, 1995, p. 51-52.

Rapport des paroisses, Diocèse d'Haileybury, Paroisse de St-Sauveur-les-Mines, 1934-35, 1937-38, 1942-1949. Annuaire de la Vallée de l'Or, 1940-1941.

Bureau fédéral de la statistique, 1941, huitième recensement du Canada, volume II, « Population par subdivisions locales », Ottawa, Imprimeur du roi, 1944.

⁴² L'accès aux renseignements par individus du recensement de 1941 est protégé par la Loi sur les renseignements personnels, ce qui empêche une évaluation valide et il ne sera pas possible de consulter ce recensement avant 2041.

masculinité est de 125 en 1941, ce qui donne 100 femmes pour 125 hommes dans la région. Il est impossible toutefois de savoir si ce taux est supérieur à Val-d'Or.⁴³

Si les débuts de Val-d'Or sont marqués par une culture masculine dans sa quasi-totalité, l'arrivée des femmes va modifier peu à peu le caractère de la communauté. Il reste que les premières venues vivront des expériences nouvelles et uniques comparativement à leurs consoeurs habitant les régions plus anciennes du Québec.

⁴³ Odette Vincent, dir., *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, *op.cit.*, p. 374. tableau 10.1 « Évolution du taux de masculinité en Abitibi-Témiscamingue, 1901-1961 ».

Chapitre III Les débuts

3.1 L'arrivée

Alors là c'était pas drôle de s'en venir à Val-d'Or, c'était terrible pour moi de m'en venir dans un coin où on disait que c'était dangereux que tellement de mauvaises choses se passaient. Enfin, fallait se résigner euh qui prend mari prend pays⁴⁴

Le tableau suivant donne un aperçu de la provenance des quinze femmes sélectionnées pour notre étude. Il indique la date d'arrivée, l'âge, le lieu d'origine, le statut matrimoniale, le nombre d'enfants à leur arrivée et le nombre d'enfants nés à Val-d'Or.

Tableau 2 : Profil des quinze femmes sélectionnées.

	date d'arrivée	âge	lieu d'origine	statut social	enfants nées	enfants à naître
R.L.	15.déc. 1933	27	Cobalt, Ontario	mariée	3	3
J.L.	24 juin 1934	40	Sudbury, Ontario	mariée	7	1
L.B.	sept. 1934	35	Morses Lines, Vermont	mariée	1	0
E.L.-T.	oct. 1934	31	St-Maurice, Mauricie	mariée	5	1
R.B.	13 juin 1935	27	Amos, Abitibi + MTL	célibataire	0	-
M.M.	24 juin 1935	38	Jonquière, Saguenay	mariée	6	4
S.P.	août 1935	28	Buckingham, Outaouais	mariée	0	3
N.G.	nov. 1935	25	Montréal, Montréal	mariée	0	0
R.S.	9 fév. 1937	19	Amos, Abitibi	mariée	0	3
J.B.	29 mars 37	16	Smooth Rock Falls, Ont	mineure	0	0
R.V.	print. 1937	6	La Reine, Abitibi	mineure	0	0
L.R.	21 sept.1937	37	Madawaska, N.-B.	mariée	5	2
S.L.	avril 1938	30	Amos, Abitibi	mariée	3	0
B.S.	autom.1938	46	Québec, Québec	mariée	5	0
A.L. ⁴⁵	juil. 1939	40	Ste-Véronique,Laurentides	veuve	5	0

L'expression « qui prend mari prend pays » est revenue à quelques reprises dans les entrevues. En effet, les femmes ont dû suivre, dans onze des cas, leur époux ; dans deux des cas, elles ont suivi leur famille ; dans un des cas, la mère est arrivée seule avec ses cinq enfants et dans le cas de R.B., elle est venue avec ses soeurs pour travailler. Rester seule, avec les enfants où avec leurs mères, ne semblait pas plaire aux femmes de l'échantillon. Elles préféraient être près de leur

⁴⁴ S.L., p. 2.

⁴⁵ A.L. n'a pas vécu à Val-d'or, mais à Val Senneville à quelques kilomètres de Val-d'Or. Elle a par contre travaillé à Val-d'Or, d'où la pertinence de son témoignage.

conjoint et de leur père. Celles qui ont rejoint leur époux et leur père à Val-d'Or, après quelques mois, après une année et parfois plus l'ont fait, parce que ces derniers avaient décidé de rester à Val-d'Or contrairement à une grande partie de la population flottante, composée en majeure partie de jeunes célibataires. La quête d'emploi du conjoint est la raison première qui a attiré les femmes en Abitibi et particulièrement à Val-d'Or. La demande d'ouvriers dans la construction et dans les mines a incité bien des gens à venir s'y établir. La Crise économique est le facteur majeur qui a poussé les gens à venir tenter leur chance.

Les gens entendaient parler de l'Abitibi par la famille, par les journaux et par les amis. Ceux qui avaient tout perdu pendant la Crise, n'avaient plus rien à perdre en venant en Abitibi. L'origine géographique des gens était très diversifiée. Les personnes et les familles, qui viennent à Val-d'Or et qui y restent, proviennent de différents endroits en Amérique du Nord, que ce soit du Vermont, du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario, des campagnes et des villes québécoises. Les familles d'agriculteurs laissent leurs fermes et les vieilles paroisses du sud ; parfois, ils quittent les manufactures de la Nouvelle-Angleterre. Quatre femmes résidaient déjà en Abitibi avant leur venue à Val-d'Or. L'une d'elles, comme la citation du début le montre, hésitait à cause de la mauvaise réputation que cette ville avait déjà acquise. Les autres répondantes semblent peu concernées par cette question, puisque la perspective du travail stable du conjoint ou du père les a convaincues de venir. Un peu moins de la moitié de l'échantillon provient d'un milieu urbain.

R.L. estime avoir été l'une des premières femmes à s'établir sur le futur site de Val-d'Or. Elle était habituée de déménager, ayant vécu auparavant à Oxford, Haileybury, à Détroit (Michigan) et à Cobalt. En 1933, elle est partie de ce dernier endroit, un centre minier du nord-est ontarien, pour venir célébrer Noël avec son mari. Il travaille alors sur le site de la Read-Authier depuis 1932 comme cuisinier pour la compagnie qui effectue le forage. Elle habite une cabane des plus

rudimentaires jusqu'à ces que des feux de forêts la chassent avec ses enfants au printemps 1934. Elle donne naissance à un enfant après son départ. Son voyage, à ce moment, est effectué en avion de Val-d'Or à Rouyn, puis en train jusqu'à Cobalt. Elle ne peut revenir que pour les fêtes de Noël en 1934, son « ménage » ayant manqué le dernier voyage d'Amos par voie d'eau. Elle devra attendre que les routes d'hiver puissent finalement amener ses meubles, jusqu'à Val-d'Or, pour revenir.

Le processus du déménagement vers Val-d'Or prend plusieurs formes selon la provenance des familles. Lorsque l'époux de S.L. trouve de l'emploi, elle quitte Amos avec son bébé, et choisit un appartement en mars 1938. Elle emménage le mois suivant. À son arrivée avec ses 10 enfants, l'époux de M.M. est bien surpris, car le télégramme qui devait l'avertir de leur arrivée ne lui a pas été remis. Bien des familles attendent avant de faire un si long voyage vers une terre inconnue. La sécurité d'emploi est nécessaire à leur venue :

Bien c'est parce qu'il avait pas d'ouvrage dans le temps, lui y s'en venait ici pour avoir de l'ouvrage. Pis j'veulais pas partir avec les enfants sans qu'il ait de l'ouvrage pis, arriver avec une gaine d'enfants, de même quand y a pas d'ouvrage vous savez ? Imaginez-vous hein ? J'ai monté toute seule avec les enfants après ça, au bout d'un an ! ⁴⁶

Déterminée à venir rejoindre son mari, M.M. prend le train de Jonquière à Québec, ensuite de Québec à Amos, puis le bateau d'Amos à Sullivan et, enfin le taxi de Sullivan la conduit à la mine Lamaque où son conjoint travaille comme cuisinier. Ce voyage, d'autres l'ont fait, comme L.R., qui a vendu sa maison au Nouveau-Brunswick et qui a patienté à Sainte-Anne de La Pocatière, d'où elle était originaire ; en attendant que son époux achète, défriche et construise puits et maison afin de la recevoir avec leur six enfants. Elle est arrivée après trois mois et demi. C'est son frère qui lui avait proposé de venir voir l'Abitibi, car il était installé lui-même sur une terre agricole. La présence d'un membre de la famille a été déterminante également dans le cas de E.L.-T. Son époux,

qui avait dû fermer la laiterie qu'il opérait à St-Maurice, est venu en Abitibi grâce à l'initiative de son frère d'Amos qui désirait en ouvrir une à Val-d'Or. E. L-T. a fait le voyage avec son mari jusqu'à Rouyn, et y est restée de mars à août 1934, le temps que la laiterie soit construite à Val-d'Or. Son logement était adjacent à la laiterie.

Dans certains cas, ce sont les amis qui agissent comme promoteurs. Sans travail pendant la Crise, l'époux de N.G. a été convaincu de transporter son bateau, qui ne servait plus au lac Saint-Louis, vers la rivière Harricana où il a débuté un commerce fructueux en 1935 en voyageant marchandises et passagers d'Amos à Sullivan. Trois mois plus tard, N.G. fait le voyage de deux jours pour le rejoindre à Rouyn où ils se sont mariés. Ils se sont établis ensuite à Val-d'Or dans l'appartement réservé au gérant de la compagnie de téléphone.

Venir vivre en Abitibi était un sacrifice que des couples étaient prêts à entreprendre pour vivre de meilleurs jours : « Parce que qu'on pensait de faire fortune dans le Nord (*rire*), c'était la grande mode, tout le monde venait dans le Nord parce qu'on pensait de, on disait on va passer, on va sacrifier cinq ans de notre vie pour s'établir, pis on reviendra chez nous après (*rire*). »⁴⁷ Finalement, S.P. a aimé son expérience et elle n'a plus pensé s'en retourner. Elle a vécu avec la famille de son beau frère dans un « shack » en bois rond pendant six mois, pour se retrouver dans une demeure que la mine fournissait à ses cadres. Dans le cas de J.L. et de son conjoint, il faudra deux ans avant de prendre la décision de déménager la famille. Au lieu de travailler pour d'autres, son époux contractait pour lui-même ce qui lui permettait d'augmenter son salaire. Il s'est assuré de pouvoir se faire « une vie » à Val-d'Or avant d'aller chercher sa famille, sans compter que : « ...j'étais fatiguée de rester seule avec sept enfants. »⁴⁸ R.B., quand à elle, n'a pas hésité du tout à

⁴⁶ M.M., p. 4.

⁴⁷ S. P. p. 2.

⁴⁸ J.L. p. 3.

s'installer à Val-d'Or. Originaire d'Amos, elle avait quitté la région pour Montréal où elle avait fait des études pour ensuite travailler dans une épicerie. Lorsqu'elle est venue en visite pour les vacances de l'été, elle a dû se rendre à Val-d'Or pour voir son père qui y était occupé pour un contrat :

... on (sa soeur et elle) voulait retourner à Montréal pour travailler, pour continuer notre emploi qu'on avait. Et puis en arrivant ici, qu'on a vu tout le monde si bien qui gagnait de l'argent, c'était pas comme à Montréal, alors on a décidé, on va vivre ici et on repartira jamais, on va mourir ici. C'est ce qu'on s'est dit !⁴⁹

3.2 Conditions générales de vie

Patience, avant de pouvoir venir rejoindre époux et père, signifiait aussi attendre que les conditions soient plus propices à l'établissement des femmes et des enfants. L'endroit n'était pas des plus accueillants. De plus, les institutions traditionnelles brillaient par leur absence. Qu'il y ait déjà trois théâtres à Val-d'Or avant qu'une église ne soit érigée à la fin de 1936 en dit long à cet égard. Les femmes durent s'accoutumer à un environnement peu familier, voire inquiétant. Elles ont tenté de faire bénéficier la nouvelle communauté de leur présence en insistant sur le besoin d'infrastructures que la ville devait mettre à la disposition des ses habitants. L'approvisionnement en nourriture est bien entendu l'une des premières préoccupations de ces pionnières. Le premier magasin, le « McKeown et Ferguson » n'était pas encore ouvert lorsque R.L. s'est installée en 1933. Elle a demandé au fournisseur qui alimentait les ouvriers de la mine où son mari travaillait, de faire venir ses provisions en même temps : « ...Nous autres là, on faisait venir notre épicerie de St-Onge à Amos, ça montait par bateau en été pis en hiver ça montait par chevaux [...] Ça fait que quand y venait, quand y transportait la marchandise pour la mine y nous montait notre épicerie ». Elle se

⁴⁹ R.B. p. 4.

souvent qu'après son retour de Cobalt en 1934, d'autres commerces s'étaient installés autour du site choisi par « McKeown et Ferguson », dont une quincaillerie et un « variety store ». ⁵⁰

En effet, le secteur de l'alimentation a prospéré bien rapidement, car la situation n'était pas du tout la même, un an après l'arrivée de R.L en 1933. Bientôt, les commerces installés fournissaient tout ce qui était nécessaire. Bien qu'originnaire de Montréal, N.G. ne s'est pas plainte du manque de choix, puisque qu'il y avait déjà en 1935 une boucherie, une pharmacie, une épicerie et même d'autres commerces. Elle se rappelle : que pour \$0.25, elle achetait une livre de beurre, que pour \$0.59 à \$0.69, elle avait un bon steak et un hamburger pour \$0.30. ⁵¹ Les restaurants étaient là aussi ; toutefois, peu de femmes y font référence, ces commerces étant plutôt destinés aux mineurs qui habitaient les maisons de pension.

Établie près de la mine Sigma, R.L. pouvait s'approvisionner en eau à une source, mais devait la transporter sur une certaine distance. Pour ceux et celles vivant au coeur de Val-d'Or, la famille Morissette avait organisé un service de livraison d'eau : « Pour boire y fallait acheter l'eau, fallait acheter euh ... on payait dix cents la chaudière. Fallait ménager » ⁵² Les résidents de Val-d'Or ont bien vite découvert que le sous-sol regorgeait d'eau. Les particuliers creusèrent alors des puits :

...on avait pas l'eau dans la maison, après qu'on a eu construit le grand camp là, bien là mon mari a creusé un puits à côté de la maison, puis là on avait l'eau à la pompe en dehors par exemple, fallait la rentrer de dehors. Après un bout de temps, bien il a installé la pompe dans la maison, ça fait que là on pouvait avoir l'eau dans la maison, on avait pas besoin de la charroyer de dehors... ⁵³

Dans la maison de pension que la mère de J.B. dirigeait, il y avait un puits à l'intérieur : « ...et puis dans notre maison de pension on avait pas l'eau courante ni les toilettes euh on avait l'eau à la pompe et puis aussi dans notre ce qu'on appelle une dépense, euh pour mettre les provisions là on

⁵⁰ R.L. p. 15-16.

⁵¹ N.G., p. 6.

⁵² M.M., p. 4.

⁵³ R.L., p. 13.

avait un puits un grand puits pis on mettait toutes nos provisions tout le tour de ça on avait des tablettes là ». ⁵⁴ Ces puits cependant étaient la plupart du temps à l'extérieur de la maison, comme les toilettes d'ailleurs. Plusieurs informatrices se souviennent d'avoir dû patienter pour pouvoir installer des toilettes à l'intérieur : « Non, quand on est arrivé y'avait pas la toilette non, y'avait une toilette hygiénique (chimique) à quelque part dans une shed là, pis une toilette à l'extérieur ». ⁵⁵

Le système d'aqueduc a été construit à l'automne 1937, et les équipements pour se procurer de l'eau à l'intérieur furent installés dans la plupart des logements et des maisons. ⁵⁶ Il était possible d'obtenir de l'eau chaude à partir de grandes bouilloires ; de grands réservoirs étaient aussi installés juste à côté du poêle à bois. Les fournaies permettaient aussi d'obtenir de l'eau chaude: « Ben certainement, tout le monde avait un système qui était installé dans la fournaie, d'abord qu'on chauffait pas à l'huile comme aujourd'hui, c'était au charbon au brin de scie, pour commencer c'était au brin de scie, au charbon pis au bois, ah oui on avait de l'eau chaude. » ⁵⁷

Le bois était l'une des ressources les plus indispensables pour survivre dans un endroit froid comme l'Abitibi. Mais il servait aussi pour chauffer l'eau, afin de faire fondre de la neige pour obtenir plus d'eau, sans avoir à la payer ou à la transporter : « Mais on le ménageait notre puits pour pas qu'il s'assèche pour de l'eau pour boire, donc l'hiver ben tout ce qu'on faisait on ramassait de la neige, pis ramasse de la neige ensemble, on mettait une cuve de neige sur le poêle à fondre, une cuve de neige ça te donnait à peu près une pinte d'eau [...] un quart d'eau pour laver pis pour rincer pis pour laver la vaisselle pis (*rires*)... » ⁵⁸

Le bois était évidemment utilisé pour le chauffage des logements et des maisons, en plus de servir à la cuisson des aliments. Les poêles étaient indispensables, même s'ils étaient de fabrication

⁵⁴ J.B., p. 9.

⁵⁵ B.S., p. 3.

⁵⁶ La Frontière, le 9 septembre 1937.

⁵⁷ R.B., p. 14.

précaire, comme le modèle qui a servi à R.B. dans son premier logis. Il s'agissait d'un « drum », dans lequel la poudre servant au dynamitage sous-terre était transportée, et qui était simplement transformé, de façon très rudimentaire, en poêle. L'approvisionnement en bois était relativement simple : il suffisait de défricher la cour adjacente à la maison, le bois derrière la rue principale, les routes en construction, etc. Il y avait du bois à volonté. Les hommes devaient couper le bois à la fin de leur journée de travail. Encore là, ce besoin est rapidement considéré comme une façon de s'enrichir ; des individus se chargent bientôt de fournir le bois aux maisons et le livrent sur place. Ils demandaient alors six dollars pour une grande corde selon B.S. Le paysage, que cette coupe engendrait autour des maisons, semble mémorable : « ...y avaient tout coupé les arbres c'tait tout des troncs d'arbres là, en tous cas c'tait pas évident ». ⁵⁹

Le bois était aussi le matériel de construction, de la plupart des premières bâtisses, à Val-d'Or, d'où la peur constante du feu. Les immeubles en brique ont été construits plus tard. Les maisons en bois ronds étaient particulièrement populaires, les arbres situés sur le lot servant à la construction de la cabane : « ...c'était bien vite monté ça ce, c'tait un p'tit camp de loges pis euh y avait pas de finition là y avait rien, c'tait calfeutré avec du foin, imaginez ! [...] Avec du foin ben oui, y avait plus de mousse hein à cause qu'il était dans le mois de décembre ». ⁶⁰ Ce camp de « loges » aura une autre utilité par après : « ... on l'a défait pis on a fait du bois de chauffage avec ! ». ⁶¹ Ces constructions primitives résistaient très mal au froid. Plusieurs informatrices rappellent le froid des premiers hivers. Les maisons n'étaient pas suffisamment isolées pour protéger les résidentes contre les froids hivernaux : « Ah y faisait tellement froid t'sé le matin là la glace autour des plinthes, c'était très froid, même mon mari quand y se levait pour chauffer durant

⁵⁸ S.P., p. 16.

⁵⁹ E. L.-T., p. 5.

⁶⁰ R.L., p. 6.

⁶¹ *Ibid.*, p. 10.

la nuit, le matin pour les enfants là on les levait debout sur les chaises et on s'empressait de les habiller pis c'était très froid. C'était plutôt des cabanes qu'on peut dire hein, pas les maisons confortables d'aujourd'hui ». ⁶² Le même son de cloche chez L.R. qui raconte que son époux lui avait construit une maison comme à La Pocatière, pas en bois en rond, mais dont le froid avait raison pareil : « Pis on est arrivé ici, on n'avait pas de châssis doubles, pas de portes doubles non plus, on avait des fenêtres, là mais pas euh pas euh pas de fenêtres doubles. Pis y'a fait froid ! Ah ! Y'avait de la glace dans les vitres là comme ça, c'est comme de la neige là. Ouais c'était pas chaud ! » ⁶³

Contrairement à bien des communautés minières qui se sont développées rapidement au Canada et aux États-Unis, Val-d'Or a toutefois bénéficié, assez tôt, de l'électricité, obtenue en décembre 1935. Celles qui étaient déjà à Val-d'Or ont mis sur les tablettes les lampes à l'huile qu'elles avaient dû réapprendre à utiliser, à leur arrivée. L'éclairage à l'électricité était une commodité que les femmes semblent avoir bien appréciée. La ville fournissait du courant de 25 cycles afin de répondre aux besoins des mines, des commerces et des résidences. Cela posait un problème pour celles qui avaient la chance d'avoir des machines à laver. Dans les régions du sud et en Ontario, le cycle était de 60. B.S. a surmonté cet inconvénient : « Oui j'avais une machine qu'on avait fait transformer parce que c'était pas le même cycle à Québec qu'ici, on avait le 25 cycles ici, le 60 cycles à Québec, on avait une transformation ouais on était capable » ⁶⁴

Dans une ville champignon comme Val-d'Or, la construction était une activité quotidienne qui se déroulait jour et nuit. Cette construction effrénée avait des désavantages : L.R. et R.B. se souviennent, qu'à tous les jours, une nouvelle maison faisait son apparition : « On s'couchait le

⁶² S.L., p. 7.

⁶³ L.R., p. 9.

⁶⁴ B.S., p. 3.

soir, on n'en dormait pas des nuits parce que tout le monde cognait toute la nuit, le lendemain matin on se levait pis y avait deux ou trois maisons qui étaient bâties ..., qui étaient montées t'sé... »⁶⁵

Le développement rapide affectait grandement l'apparence générale de la ville. Les autorités ne réussissaient pas toujours à implanter infrastructures et aménagement. Les trottoirs et le pavement des rues ont tardé, de sorte que peu d'informatrices prennent la peine d'en parler. Ce sont plutôt les commentaires sur la boue qui reviennent fréquemment. Ces femmes ont dû renoncer à leur coquetterie pour enfilez des bottes de caoutchouc, ce qui rompait le charme de l'agencement avec les gants et les chapeaux :

Ah ben oui, avec mes bottes oui, j'étais une fille de la ville de Montréal, pis jamais vu tellement de boue à Montréal hein, pis j'avais des p'tites bottes, pis tout le monde ... de la ville, y dit y faut que vous achetez des bottes, des grands bottes, j'ai dit jamais, on ne porte pas ça dans les grands villes, jamais que j'avais porter ça ! Mais après trois jours, mes p'tites bottes pleines d'eau là, j'me suis décidée, c'est pas une méchante idée pis là je me suis achetée une paire de bottes (*rires*)⁶⁶

Pour sa part, J.B. raconte :

...moi fière comme toute j'pars en j'm'en allais sur la troisième avenue et puis juste vis-à-vis l'hôtel Sigma y'avait de la on n'avait de la bouette, on avait des grosses bottes, on avait des grosses bottes jusqu'au milieu de notre jambe. Je me suis assise royalement dans la bouette les deux mains dans la bouette pareil comme si je m'étais dit : Ici je m'assis ! Là y'arrive deux gros polonais pis pour euh m'erelever, ah j'ai dit : Merci beaucoup ! J'avais assez honte je me suis erellevée de là et toute suite je me suis en retournée chez nous !⁶⁷

Enfin, R.L. en retiens ce souvenirs vif :

Ah mais c'était rien qu'un trou de boue ça, la ville là, pour aller en ville fallait que tu te mettes des bottes hautes jusque ici là, puis on calait dans la glaise jusqu'ici, tout de suite en arrivant en bas de l'église, l'église là.⁶⁸

Ces commentaires illustrent à quel point les femmes devaient coopérer avec un élément de la nature qui leur déplaisait. Sans compter que la boue faisait des traces sur les planchers, que la boue faisait beaucoup de poussière et que les enfants revenaient de l'extérieur barbouillés.

⁶⁵ R.B., p. 10.

⁶⁶ N.G., p. 3.

⁶⁷ J.B., p. 7.

⁶⁸ R.L., p. 15.

Les pionnières de Val-d'Or ont donc vécu dans des conditions de vie pénibles qui exigeaient un travail laborieux à celles qui devaient maintenir le foyer chaud et douillet pour la satisfaction de leur famille. Bien que l'eau, l'électricité et le bois de chauffage aient été disponibles très rapidement, la précarité du logement, la construction effrénée et la pauvreté de l'infrastructure en général sont tous des facteurs qui ont contribué à influencer le travail des femmes et à stimuler leur débrouillardise.

Chapitre IV L'univers du privé

4.1 Espace et travail ménager

Les femmes sont arrivées à Val-d'Or pendant la période de la Crise économique des années 1930. À cette époque, le discours dominant concernant la place et le rôle des femmes dans la société considère que les femmes sont « les reines du foyer » ; l'industrialisation ayant créé une ségrégation entre les activités masculines et féminines. La maisonnée est donc vue comme un lieu réservé exclusivement au travail des femmes. La salubrité des logements et les commodités disponibles dictent non seulement les conditions de vie, mais aussi de travail. L'espace réservé au travail domestique doit permettre l'exécution des tâches nécessaires à l'entretien d'une famille.⁶⁹ Comme nous l'avons vu, l'électricité et l'eau courante revêtent une grande importance dans ce contexte. Mais au-delà de leur acquisition, le confort représente une préoccupation que partagent plusieurs répondantes. Selon S.L. c'était l'une des choses dont elle s'ennuyait le plus :

Ah je me suis ben ennuyée, surtout hum Madame Sirois, Mme Ben Sirois, Cécile, hein on était près l'une de l'autre on aimait donc ça se réunir toutes les deux pis on pleurait pis on parlait d'Amos. [...] Ah ! Amos dans ce temps-là c'était bien hein, c'était euh c'est parce qu'on avait de la parenté, pis le confort là où on était on avait pas de confort, on s'ennuyait du confort on arrivait là, on était donc bien.⁷⁰

Comblé l'espace qu'elles occupaient n'était pas toujours chose facile pour les répondantes, particulièrement pour les femmes récemment mariés ou les célibataires. S.P. se souvient de l'achat graduel des meubles : « ... on s'est acheté des meubles, ah oui on s'est meublé tranquillement, un petit peu de temps en temps pis ... ».⁷¹ Célibataire lorsqu'elle est venue à Val-d'Or pour travailler, R.B. a ouvert un salon de coiffure dans un logement qui semblait bien démuni à ses débuts : « Nous (sa soeur et elle) avions un lit que le monsieur nous avait prêté, bien on était pas riche, un monsieur qui nous avait prêté un lit, monsieur Tessier, monsieur Bacon qui nous avait prêté une table pour

⁶⁹ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1993, p. 159-161.

⁷⁰ S. L., p. 10.

⁷¹ S.P., p. 6.

manger et puis un banc en bois pour s'asseoir parce qu'on avait pas de chaises, on avait juste une chaise et puis le poêle... ». ⁷² Elle a eu l'opportunité de se procurer des meubles peu de temps après : « ... dans l'automne des gens étaient obligés de partir, comme ils avaient besoin de vendre leur ménage, ils m'ont vendu une chaise, deux tables, une lampe, un tapis, et puis un beau « couch » qu'on pouvait coucher dedans tsé et puis j'ai payé ça \$35.00, mais j'ai tout pris mon argent pour être capable de le payer... ». ⁷³ Le mari de N.G. est allé à Montréal tout acheter « ce qu'il nous faut », achat, qui pour sa part, était une folie. Se procurer un nouveau meuble ou un appareil électrique représentait des mois d'économie : « ... mais nous autres si on devait une piastre, on était bien inquiet, on était pas capable de, de ..., d'avoir des dettes à rencontrer comme ça. Nous autres on ramassait notre argent pis on disait ben là j'vais m'acheter un frigidaire. C'est pas drôle quand on s'achetait un frigidaire, c'tait quelque chose hein ». ⁷⁴

Le coût des aliments était également une source d'inquiétude pour les répondantes qui devaient tenir des budgets serrés. Il était primordial de faire beaucoup avec le moins possible. Les prix, selon certaines d'entre elles, dont E.L.-T., étaient les mêmes qu'ailleurs au Québec : « Ah non, c'tait pas plus cher, non c'tait pas plus cher, aië on vendait le lait dans le temps dix cents la pinte ». ⁷⁵ R.L. a tenu une petite épicerie de 1934 à 1938 afin d'approvisionner les gens de son quartier (près de la mine Sigma). Le menu servi à sa famille était basé sur ce qu'elle avait en inventaire : le saumon en boîte à 18 cents, le saumon rose à 25 cent la boîte, le beurre et la douzaine d'oeufs à 35-40 cents la livre, 40 cents la pinte de mélasse, et 75 cents la pinte de sirop d'érable. Il y avait aussi des pommes de terre, des navets, du pain, des pommes au baril, des bananes, des viandes cuites comme du baloné, du « bacon » et du lait en conserve. Le tout était réfrigéré dans un

⁷² R.B., p. 7.

⁷³ Ibid.

⁷⁴ S.P., p. 16.

⁷⁵ E.L.-T., p. 7.

puits. À la maison, une glacière servait à conserver les aliments. D'autres stratégies étaient utilisées : « Ben, y faisait pas mal froid à ce temps-là hein, pis on l'a (la nourriture) mis entre les portes pis les fenêtres là, pis comme les magasins étaient pas trop loin, on allait acheter chaque jour ... ». ⁷⁶

Dans l'ensemble, la plupart des produits nécessaires étaient disponibles. Il y avait une boulangerie, une laiterie et une charcuterie en plus des épiceries. Malgré tout, certaines ménagères continuaient à cuire leur propre pain. J.L. l'a fait jusqu'en 1970. À l'époque, cependant, la levure n'existait pas : « ...dans le temps fallait faire notre levure nous autres mêmes, c'tait un ouvrage ça [...] Ah c'est un genre de feuillage qui appelle le houblon, on cueillait ça dans nos jardins, pis on le laissait sécher là et pis on ébouillantait ça et puis on mettait des patates là-dedans, après ça piller ça pis ... c'tait tout un travail ! ». ⁷⁷ Cette répondante a eu la chance d'avoir un jardin pour cultiver des tomates et des fèves. Elle se confectionnait du ketchup vert et rouge avec sa récolte. Toutefois, les espaces verts pouvaient être rares. Plusieurs terrains étaient rocailleux aussi dans la ville : ainsi, M.M. dit avoir toujours acheté tous ces produits. En été, par ailleurs, elle régala sa famille avec des tartes aux bleuets et aux framboises. Ces petits fruits étaient tellement abondants, que ses enfants les ramassaient et les vendaient. ⁷⁸ Les marinades et les confitures devaient sûrement faire partie des menus, même si aucune de nos informatrices n'aborde ce thème.

Ces dernières ont évité de fabriquer du savon. Certaines maisons du Village minier de Bourlamaque ont toujours des foyers extérieurs qui servaient à cela dans les années trente. ⁷⁹ L'hygiène corporelle était dictée, d'une part, par la disponibilité de l'eau et le caractère primitif de l'infrastructure. Le bain demandait beaucoup de temps car il fallait chauffer l'eau nécessaire

⁷⁶ N.G., p. 8.

⁷⁷ J.L., p. 7.

⁷⁸ M.M., p. 13.

⁷⁹ Corporation du Village minier de Bourlamaque.

auparavant. Le raccordement au système d'aqueduc en 1937 allèga ce fardeau, mais plusieurs femmes ne bénéficieront pas de cette commodité. La méthode suivante était donc plus employée : « Des bains, on se lavait, des bains éponges, on n'était pas capable de se laver, ah des bains y en avait pas dans ces cabanes là, on se lavait avec un bol d'eau, un bol d'eau, une cuve d'eau, ... ». ⁸⁰ Par conséquent, le bain complet n'était donné qu'une fois par semaine.

La couture et le raccommodage était une besogne qui relevait strictement des femmes. Réparer et réutiliser, au maximum, un morceau de tissu était le défi de plusieurs mères de familles. Après sa journée de travail au foyer, E. L.-T. s'adonnait à la couture : « ...j' cousais des parties des veillée pis des fois, j' attendais la nuit pour les habiller, pour ça que j' vous dis quand on a pas le choix, ça donne du courage là que on peut pas expliquer ». ⁸¹ Dans son ménage, R.L. avait une machine à coudre qu'elle a bien utilisée. Elle faisait venir son matériel par le catalogue Simpson-Sears et dessinait ses patrons elle-même sur du papier journal. L'habillement des enfants était le principal objectif des travaux de couture. Certaines avaient de l'aide, dont S.L. qui a pu compter sur sa soeur : « Ah c'était froid, j'ai toujours été chanceuse pour ça, mes enfants y'on toujours été habillés chaudement parce que j'avais une soeur qui cousait beaucoup, alors je vous assure qu'à les oubliais pas les enfants ». ⁸² B.S. qui tenait le magasin de tissu se rappelle que les femmes cousaient beaucoup. Elle vendait son matériel non seulement pour les vêtements des enfants, mais aussi pour les dames de Val-d'Or désirant se faire confectionner une toilette de soirée pour « les grandes occasions ».

En conclusion, la journée d'une épouse et mère de famille à Val-d'Or était remplie du lever jusqu'au coucher. Ses tâches comprenaient principalement la préparation et la tenue des repas, le

⁸⁰ S.P., 17.

⁸¹ E.L.-T., p. 8.

⁸² S.L., p. 16.

nettoyage et la coupe les légumes, l'apprêt et la cuisson la viande, le service de la table, le lavage de la vaisselle, le nettoyage de la surface du poêle, de la table et de l'évier, sans oublier le balai. La tenue de la maison exigeait que les tâches suivantes soient effectuées à chaque semaine : les lits, l'époussetage, le nettoyage des fenêtres, de la salle de bains et des planchers, les cendres du poêle à vider, ainsi que le lavage, la couture, les emplettes et les soins aux enfants. Même si les emplois à Val-d'Or étaient nombreux dans les années trente, les salaires n'étaient pas plus élevés que dans le reste de la province. Les ménagères devaient donc tenter de tout faire elles-mêmes et de n'acheter que les services et les biens strictement nécessaires. Par son travail domestique et sa production de biens, la femme veillait à ce que les besoins des membres de la famille soient comblés de la façon la plus économique possible.

4.2 Les relations conjugales

Douze des quinze répondantes étaient mariées, lors de la période étudiée. Elles ne se sont pas prononcées directement sur les relations conjugales proprement dites. Il faut donc tenter d'interpréter leur propos de façon à extrapoler à partir de leurs témoignages, tout en prenant garde de respecter leur signification propre.

Le manque d'intimité est un problème avec lequel les femmes ont dû composer à leur arrivée. Nouvellement mariée, N.G. devait se résigner à prendre le logement réservé au gérant du bureau de téléphone, si elle acceptait d'y travailler et de prendre le gérant comme chambreur. Les premiers mois de son union se sont donc déroulés avec le patron résidant dans la maison. Lorsque ce dernier a quitté son emploi, son remplaçant s'est approprié tout le logement. Donc, elle a dû trouver un autre logis, où elle cohabitait seule avec son époux cette fois. Cette intrusion dans la vie privée du couple, devait être fréquente à Val-d'Or, étant donné la popularité des maisons de

chambres. Plusieurs femmes prenaient des chambreurs pour augmenter le revenu familial. C'est le cas de L.R. et de S.L., qui ont loué des chambres pendant plusieurs années. Par ailleurs, l'époux de L.R. tenait son commerce dans la résidence familiale. Il avait son salon de barbier à même la maison, ce qui augmentait les tâches de sa conjointe. C'est elle qui s'occupait de laver les serviettes qu'il utilisait. Par contre, lorsqu'il n'avait pas de clients ou de clientes, il lui lavait les cheveux, les lui coupait et les coiffait. Lorsqu'il a cessé d'opérer son salon, pour travailler dans une laiterie, elle a ouvert un dépanneur, là où se trouvait le salon de barbier. Son époux venait l'aider une fois son travail à la laiterie terminé. Bref, certaines épouses collaboraient à l'économie familiale en soutenant leur conjoint par des activités autres que le travail domestique.

Le travail, qu'occupait le conjoint, influençait la relation du couple. Le conjoint de B.S. était entrepreneur en construction, il devait s'absenter parfois pour deux ou trois mois pour remplir des contrats à l'extérieur de Val-d'Or. Le travail de cuisinier de l'époux de R.L. entraînait aussi des séparations. La mine étant situé à un mille et demi, ce dernier devait marcher pour venir voir son épouse et ses enfants : « Ah, y venait à tous les jours , y venait mais y retournait pour aller coucher là-bas à la mine, parce que lui étant cuisinier y était obligé de se lever à quatre-cinq heures du matin ». ⁸³ L'épouse d'un compagnon de travail de son époux est venue vivre avec R.L. afin de la désennuyer. Quand à S.P., son conjoint était l'organisateur des sports à la mine Sullivan. Elle se souvient de tout le temps qu'elle a passé à la patinoire, au terrain de balle, au terrain de tennis et dans les tournois régionaux avec lui. Mais d'autres réalités de la vie ont aussi façonné sa relation avec son époux : « ...j'ai été longtemps pas d'enfants, perdant deux enfants hein, j'ai été euh, avec mon mari toute seule, cinq ans de temps hein pas d'enfants et puis on se promenait nous autres pas

⁸³ R.L., p. 18.

mal comme des jeunes, tu comprends bien, et puis on connaissait toutes ça ces places là (les endroits où il y avait des filles de joies et des « bootleggers »).⁸⁴

Le mariage pouvait prendre fin abruptement à cause d'une maladie ou d'un accident. Trois informatrices sont devenues veuves peu de temps après leur arrivée à Val-d'Or. L'époux de L.R. a eu un accident et celui de B.S. a fait une crise cardiaque. Nous ignorons la raison du décès du mari de E. L.-T. Cette dernière est la seule des trois veuves qui s'est remariée. Les deux autres ont donc mené le reste de leur existence sans conjoints.

Les archives judiciaires lèvent le voile sur d'autres réalités de la vie des femmes de Val-d'Or. En 1937, cinq résidentes ont déposé des plaintes à la cour du Magistrat pour voie de fait simple. L'une d'entre elles a déposé la plainte contre son époux. Deux autres ont été victimes de voie de fait par des hommes dont l'identité ne nous est pas connue. S'agit-il du patron, de clients, d'amie de coeur ou de fiancé ? Il est impossible de le savoir. Toujours en 1937, un particulier dépose une plainte contre un buandier qu'il accuse d'avoir commis des voies de fait sur son épouse. Les femmes n'étaient donc pas à l'abri de la violence, les assauts pouvaient être perpétrés partout, pas uniquement dans les bordels, les bars et les débits clandestins. En 1942, deux épouses déposent des plaintes, contre leurs maris, dont l'une sera retirée.

Il y a des cas plus sérieux. Le 10 décembre 1942, Paul Kravyac un journalier est accusé de tentative de meurtre sur la personne de Slava Stephanic. Il est impossible de connaître la nature de leur relation, mais l'homme a subi un examen psychiatrique et a été emprisonné. D'autres cas démontrent la détresse dans laquelle certaines femmes devaient vivre. En février 1942, le chef de police a déposé une plainte pour tentative de suicide contre une ménagère de Val-d'Or. De son côté, Mme Stella Wokolchuk est accusée d'avoir abandonné son enfant. Il est difficile de savoir si

⁸⁴ S.P., p. 19.

ces deux femmes sont mariées ou non ; le statut de ménagère qui leur est accordé est ambigu puisque plusieurs prostituées reçoivent la même désignation dans les archives judiciaires.

Enfin, dans une économie basée principalement sur l'exploitation des ressources, peu d'emplois était disponible pour les femmes ; certains hommes s'opposaient aussi au travail de leur épouse. La contribution que les femmes pouvaient apporter au revenu familial était alors très limitée. Dans ces conditions, la plupart des femmes et des enfants dépendaient du revenu du mari. Pourtant, en 1937, deux femmes ont dû traduire leur conjoint devant la justice afin de les obliger à remplir leur devoir. C'est le cas de Mme Donat Quessy (Alice Lanouette) dont l'époux a été contraint, par le jugement, de remettre dix dollars à son épouse et de payer le loyer. Dans un autre cas, le jugement de Lindor Thérien en 1942 était de : « fournir un cautionnement obligatoire personnelle de \$100.00 et de pourvoir aux besoins de sa femme et de ses deux enfants ». ⁸⁵ Bien que ces cas soient extrêmes, ils nous éclairent sur les souvenirs du jour de la paie retenue par une pionnière de Rouyn-Noranda : « Beaucoup de femmes, même, allaient rencontrer leur mari à la barrière de la mine ce jour-là, par mesure de précaution ? ? ? Elles ne voulaient pas que le chèque de paie passe dans les mains des hôteliers avant d'arriver au foyer ; ce qui se produisait hélas, trop de fois, paraît-il ». ⁸⁶

Les cas traduits devant les cours de justice ne représentent que les expériences d'une minorité de femmes victimes d'abus et de violence. La relation que les femmes entretiennent avec leur conjoint est délicate à examiner. Bien des dimensions, dans les rapports sociaux de sexes, restent à explorer, dont les fréquentations, la sexualité, la fécondité, la contraception, etc.

⁸⁵ Archives nationales du Québec, centre de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec, Cour de Magistrat, District judiciaire de l'Abitibi, Greffe de Val-d'Or, matière criminelle, 13 novembre 1942, cause 4034.

⁸⁶ « Madame Bertha Langlois », dans Annette LaCasse Gauthier, Les Jumelles à l'âge d'or, Pionniers de Rouyn-Noranda, Rouyn-Noranda, s.é., 1985, p. 26.

4.3 La maternité

Au début de Val-d'Or, les services hospitaliers ne sont pas coordonnés. Les services des médecins des mines Siscoe et Lamaque sont sollicités jusqu'en octobre 1934, date de l'arrivée du docteur J.-René Perras. Par la suite, d'autres médecins ont ouvert des bureaux à Val-d'Or. L'un d'entre eux, le docteur Grondin, ouvre le premier hôpital au troisième étage d'un immeuble à commerce. Dès 1938, les autorités municipales demandent, au gouvernement, l'aide nécessaire à la construction d'un hôpital de 100 lits. Mais Val-d'Or n'aura son hôpital qu'au début de 1950. Entre temps, Bourlamaque a érigé un dispensaire, en 1941, grâce à la l'aide de la mine Lamaque qui gère tout dans cette communauté. Aussi, un hôpital de maternité est aménagé vers 1946.⁸⁷ De plus, l'unité sanitaire de Val-d'Or organisait des cliniques mensuelles de puériculture afin d'aider et de conseiller les mères de famille.⁸⁸ Nos informatrices n'ont cependant pas fait état de ce service.

Sept d'entre elles ont eu des enfants à Val-d'Or. Cinq abordent le sujet dans leur entrevue. Les grossesses ne devaient pas être affichées, pas plus qu'ailleurs. En effet, une informatrice raconte qu'elle ne voulait pas être vu enceinte : « Fallait pas que personne me voit parce que j'étais bien trop orgueilleuse, j'avais pas engraisser (*rires*). Ça c'tait extraordinaire ça, fallait pas euh ..., aurait pas fallu que personne me voit le temps que j'étais enceinte». ⁸⁹ Ce comportement n'était pas seulement lié à la fierté ou la coquetterie.

Une seule des informatrices est allée à l'hôpital des maternités pour l'accouchement. Les autres ont donné naissance à la maison. Le médecin, s'y est rendu, puisqu'il n'y avait pas d'hôpital à Val-d'Or, à ce moment là. Les services d'une sage-femme ne sont pas mentionnés. Le processus de la médicalisation de l'accouchement était donc entamé à Val-d'Or, pendant cette période. Les plus

⁸⁷ Société d'Histoire de Val-d'Or, Histoire de Val-d'Or, des origines à 1995, Val-d'Or, Société d'histoire de Val-d'Or, 1995, p. 437-439.

⁸⁸ La Frontière, jeudi le 31 mars, 1938.

⁸⁹ R.S., p. 43.

privilégiées ont bénéficié d'une infirmière à domicile : « Ah j'avais ma garde-malade privée. [...] Elle restait chez-moi pendant dix jours de temps. [...] Ah j'étais privilégiée ah j'pense bien ».⁹⁰ Il était donc possible de pouvoir avoir de l'aide pour le temps des « relevailles » : « C'était une dame qui est venue, pis après ça ben, j'avais une servante ».⁹¹ « La garde privée était là, tout le personnel (rires), j'avais du personnel, j'avais la jeune fille, mes soeurs qui étaient avec moi pis euh ... ».⁹² Le réseau familial était, à cette occasion, grandement apprécié. Celles qui ne pouvaient en bénéficier pouvaient se procurer de l'aide à bon marché. Sinon, l'époux devait aider aux les tâches quotidiennes.

Devant l'insuffisance des soins médicaux disponibles à Val-d'Or certaines femmes, comme S.P., doivent quitter la ville pour recevoir les soins appropriés dans un hôpital :

... à chaque fois que j'avais un enfant, moi j'm'en allais chez moi, j'm'en allais à Buckingham. J'restais pas ici parce que y avait pas d'hôpitaux dans ce temps-là pis euh, et puis euh, j'ai perdu deux enfants, mes deux premiers sont morts parce que y s'apercevait pas que j'tais pas capable d'avoir d'enfants naturels, j'ai eu trois césariennes, les trois enfants que j'ai c'est trois césariennes, mais j'en ai perdu deux avant, avant...⁹³

Avant l'avènement de l'assurance-maladie, avoir un enfant entraînait des sacrifices financiers importants :

Pis on ramassait de l'argent pour ça, c'tait pas drôle quand t'étais enceinte, tu disais mon dieu, ça me prend cinq cents piastres pour une opération, c'tait ben de l'argent dans ce temps-là. [...] Cinq cent piastres pis après ça ton hôpital pis après ça c'tait des..., ça te coûtait quasiment mille piastres chaque fois, aussitôt que j'tais enceinte moi j'commençais à ramasser mon argent. J'me disais j'm'en vas pas à moins d'avoir mille piastres dans mon portefeuille, j'y va pas si j'ai pas mon mille piastres (rires).⁹⁴

La période de repos suite à l'accouchement, se déroulait chez sa mère à Buckingham. Son époux venait la chercher lorsqu'elle était rétablie. La collaboration du mari était aussi indispensable pour traverser des expériences de la sorte.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 40.

⁹¹ L.R., p. 32.

⁹² R.S., p. 43.

⁹³ S.P., p. 10.

Les femmes qui ont eu des enfants à Val-d'Or ont vécu leur maternité dans le cadre du mariage. Cependant, ce modèle n'était pas exclusif à Val-d'Or. L'illégitimité d'un enfant pouvait être plus tolérée que dans les paroisses agricoles, par exemple. La population hétéroclite qui composait Val-d'Or était aussi une population flottante : « ... comme le monde venait, vous savez, ça venait pis ça s'installait, puis la première chose qu'on savait ben y repartait ... »⁹⁵ Les gens étaient tous étrangers, à un certain point, l'un de l'autre. Dans son rapport de paroisse de 1937, le curé Forêt a dénombré ainsi cinq enfants illégitimes et six pour l'année suivante.⁹⁶ D'autres femmes décidaient par contre d'interrompre leur grossesse. Par exemple, en 1942, dans une cause déposée à la cour criminelle, le docteur Aimé Carle de Sullivan est accusé « d'usage d'instruments de nature à provoquer un avortement ».⁹⁷

Le recours aux services du médecin était presque exclusivement relié à la maternité. Ensuite c'étaient les enfants qui nécessitaient des soins médicaux.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁵ R.L., p. 8.

⁹⁶ Rapport des paroisses, Diocèse d'Haileybury, Paroisse de St-Sauveur les Mines, 1937-38.

⁹⁷ Archives nationales du Québec, centre de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec, Cour de Magistrat, District judiciaire de l'Abitibi, Greffe de Val-d'Or, matière criminelle, 13 juillet 1942, cause 3883.

4.4 L'éducation des enfants

Le temps consacré aux enfants est difficilement quantifiable. Les répondantes ont principalement parlé de leurs enfants alors qu'ils étaient d'âge scolaire. Les divertissements se déroulaient principalement à l'extérieur. Les enfants de S.L. pratiquaient des activités comme le ski, le patin sur glace et la balle. L'extérieur était leur univers. Si leur logement ou leur maison avait des balcons, ça devenait un endroit pour les jeux. Pour M.M., Val-d'Or se révélait un bon endroit pour élever ses enfants : « Oui parce qu'il y avait moins d'occasions, y avait pas de, dans ce temps là y avait pas de, toutes images de cochonneries là qui filment aujourd'hui hein et puis euh y avait moins de boisson, y avait pas boisson, y se vendait pas de boisson ici en ville hein ça féc que y avait pas l'occasion d'en avoir autant ».⁹⁸ Elle considère que ses enfants ont été à l'abri du vice, malgré tout ce qui pouvait se produire la nuit, lorsque les petits dormaient. Ils s'amusaient en jouant aux quilles et en faisant du patin à roulettes dans la cave.

Dans un endroit où il n'y avait pas de trottoirs ni de rues pavées, la propreté des enfants devait être difficile à maintenir. La boue des rues constituait leur carré de sable. Les poux étaient un problème que certains enfants ramenaient à leur mère. La maladie aussi frappait les tous petits. Les recettes de « grand-mères » étaient souvent privilégiées. Aux prises avec la jaunisse de son fils, M.M. a décidé, devant l'impuissance du médecin, de recourir à l'une d'entre elles, avec grand succès :

Au Château Louis là vous savez, [...] c'était des, un vieux pis une vieille madame qui étaient pauvres pauvres pauvres, pis y avaient des sauvages qui se rassemblaient là pis elle a demandé à un sauvage a dit euh, a dit : connaissez-vous des remèdes vous a dit pour la jaunisse ? a dit : le garçon de madame M. yé tellement malade a dit a peur qui meurt de la jaunisse. Bon y dit, c'est ben facile à faire passer, y dit que son mari aille lui chercher de l'écorce de cèdre, dans le bois là pis qui la prenne en descendant [...] et puis qu'elle l'ébouillante pis qu'à y en fasse boire, au bout de trois jours ça va être passé.⁹⁹

⁹⁸ M.M., p. 19.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 15.

Dans le domaine de l'éducation, M.M. a enfreint les prescriptions sociales en faisant instruire ses enfants en anglais. Val-d'Or était une ville où l'anglais était la langue des commerçants, des cadres des mines, des promoteurs miniers et des communautés ethno-culturelles. Le clergé lui a reproché son choix, la langue étant toujours présentée comme la gardienne de la foi : « J'les ai envoyés là, pis vous comprenez que ça fait le train hein, les prêtres voulaient pas hein, fait que y sont venus chez nous pis y ont dit on va vous excommunier, vous avez pas le droit d'envoyer vos enfants là, et puis j'ai dis j'veux qu'ils travaillent mes enfants faut qu'ils aillent, faut qui ..., ça leur prend absolument de l'anglais ». ¹⁰⁰ Il y a eu des petites écoles à Val-d'Or avant que l'Académie St-Sauveur ne soit construite en 1939, mais les cours plus avancés n'étaient pas offerts : « À l'école euh non moi j'ai j'étais rendue à deux à deuxième année de high school y'en avait pas ici, j'ai ben pleuré mes études c'est la seule chose que j'ai ben eu de la peine ». ¹⁰¹ Les deux plus vieux de J.L. sont demeurés à Sudbury afin qu'ils puissent terminer leurs études au collège des Jésuites. Quand à R.S., elle et son mari ont décidé de mettre leurs trois fils en pension dans des collèges de Québec. Le dernier est cependant revenu à treize ans et a suivi des cours privés jusqu'à l'âge de vingt et un ans à Val-d'Or. Même chose pour L.B. qui n'avait qu'une fille. Lorsqu'elle devint veuve avec la pleine responsabilité de l'hôtel, elle décida de faire éduquer sa fille à Sainte-Hyacinthe.

Les regroupements sociaux chargés d'initier les enfants à la vie religieuse étaient très présents à Val-d'Or. R.V. se souvient des messes pour enfants : « C'était uniquement pour les enfants pis là les professeures nous surveillaient là c'était divisé par classes et puis le chant était aussi préparé par les élèves euh, toute la messe était organisée en fonction des élèves, on chantait

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 20.

¹⁰¹ J.B., p. 10.

on faisait le, le service de l'Hôtel était fait pas des servants de messe ». ¹⁰² Les activités organisées par les groupes tels que : les Enfants de Marie, les Croisillons, les Croisées, la Jeunesse Étudiante Catholique et la fanfare pour les garçons ont contribué à socialiser et à intégrer les enfants dans la communauté. Elle se rappelle aussi des classes mixtes et qu'avec l'arrivée des soeurs, les classes sont devenues divisées entre les garçons et les filles. R.V. a dû cesser ses études pendant un an à cause d'une épidémie de tuberculose qui avait enlevé la vie à cinq élèves. L'école a été désinfectée et ceux qui n'avaient pas été contaminés pouvaient retourner à leurs classes après deux mois.

Les sorties après le souper étaient interdites dans la famille de R.V. Sa mère craignait trop les colporteurs, les vagabonds et les ivrognes. Si elle s'éloignait trop de la maison, son père venait rapidement la chercher. Si on lit les journaux de l'époque, à plusieurs reprises, il est question de feux de forêts, de noyade dans les lacs situés tout près et de blessures causées par des voitures qui frappaient des enfants jouant dans la rue principale. L'édition du 13 octobre 1938 de La Frontière rapporte qu'une fillette de neuf ans fut atteinte par une balle égarée en jouant derrière la maison de son père. ¹⁰³ Cela explique pourquoi les mères hésitaient à envoyer leur enfants ramasser des bleuets : « ... non j'aimais pas beaucoup les laisser aller aux fruits seuls, là, quand si y venaient c'tait avec nous autres mais y'ont jamais parti seuls pour aller aux fruits parce que c'était trop dangereux. ». ¹⁰⁴

¹⁰² R.V., p. 6.

¹⁰³ La Frontière 1937 à 1950 et La Gazette du Nord, 1937 à 1947.

¹⁰⁴ S.L., p. 16.

4.5 La religion

La religion à l'époque était incontournable. Elle sécurisait les femmes dans cette ville frontière et les soutenaient dans les épreuves, selon É.L.-T. : « Ben ça je peux vous dire, moi là ça été mon assurance ça. [...] ...souvent le bon Dieu si j'avais pas eu, si j'y avais pas fait confiance, j'vais une confiance ... j'aurais jamais passé à travers mes épreuves ». ¹⁰⁵

Il n'y avait pas d'église au début, une chose inusitée pour M.M. : « On allait à la messe le dimanche, y avait le théâtre Princesse ... [...] et puis on allait à la messe là le matin pis dans l'après-midi ben y avait des vues, on trouvait ça terrible nous autres ; chez nous, on avait des Églises on, on a une grosse Église tout proche de chez nous à Jonquière là, l'Église St-Dominique. On trouvait ça ben terrible. Mais on s'est habitué ... ». ¹⁰⁶ Des activités, dont les danses et les bingos, ont rapidement été organisées pour amasser des fonds pour la construction de l'église.

De plus, les relations du clergé avec les paroissiennes étaient relativement souples. Selon B.S. les curés étaient « plus larges » à Val-d'Or. Les propos de R.S. vont dans le même sens : « C'est surtout Béland moi que j'me souviens de vicaire là tsé là euh ... Parce que lui était pas sévère. [...] ... c'était monseigneur Forêt y était très sévère lui pour l'empêchement de la famille puis euh, fallait faire attention, tandis que le vicaire Béland lui y nous donnait l'absolution tout de suite comme ça (*rires*) ». ¹⁰⁷ Effectivement, le clergé étaient assez près des gens. Lorsqu'il était curé, Monseigneur Forêt était aussi plus « ouvert », selon R.S. :

Toujours qu'un bon matin, monseigneur Forêt arrive chez moi, y était pas monseigneur dans le temps y était curé et puis nous autres on revenait d'un party hein !, toujours que j'étais dans la salle à dîner avec ma soeur et puis euh on était habillées en déshabillés c'est choses là, j'avais pris un verre pis ça me prenait quelque chose le lendemain matin pour me replacer (*rires*), j'étais bien installée pis on contait notre soirée on avait eu tellement de plaisir c'est choses là, toujours que le curé Forêt rentre par la porte d'en arrière (*rires*), y sait pas ..., y pas passé de remarque rien, y s'est pas occu ... y a même pas fait voir qui avait vu les bouteilles sur la table ces choses-là, y faisait sa visite paroissiale ... ¹⁰⁸

¹⁰⁵ É.L.-T., p. 12.

¹⁰⁶ M.M., p. 4.

¹⁰⁷ R.S., p. 32.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 34.

Enfin, l'appel de la vocation a été entendu par R.V. L'éducation reçue chez les soeurs de l'Assomption à l'Académie Saint-Sauveur, ses responsabilités comme chef de groupe dans les mouvements de jeunesse comme la JÉC, ainsi que ses tantes et ses oncles qui étaient religieux sont tous des facteurs ayant contribué à orienter son choix. Après ses études secondaires, elle a passé deux ans à Amos à l'école normale pour devenir enseignante. Ensuite, elle a enseigné à l'école où elle avait fait ses études puis elle décida, après deux ans d'enseignement, de faire le pas : « Ça a été vraiment là euh décisif, pis peut-être aussi les religieuses qui se trouvaient les mêmes, de la même congrégation de, à l'école normale. Ça aussi là j'ai été marquée encore par les mouvements d'action catholique là à l'école normale pis les responsabilités qu'on nous donnait euh, j'ai pris goût puis euh, j pense que quand l'appel s'est fait plus pressante là ». ¹⁰⁹ Elle a complété son Noviciat à Nicolet. Elle a enseigné, par la suite, dans d'autres villages de l'Abitibi-Témiscamingue, et finalement, elle fut nommée directrice de l'Académie Saint-Sauveur, en 1968.

Dans la décision que R.V. a prise, la réaction de ses parents fut le plus difficile. Afin de pouvoir être acceptée chez les religieuses, il fallait avoir une dot. Comme R.V. était retournée vivre chez ses parents après son cours à l'école normale, elle remettait la moitié de son salaire à son père pour lui rembourser les frais de pension encourus lorsqu'elle était à Amos, et la pension qu'il lui fournissait. Trois mois avant de partir, elle a dû confronté son père en lui annonçant qu'elle gardait son salaire en entier pour son projet, sans lui mentionner la nature du dit projet :

Puis en décembre ben là a fallu lui en parler, on voulait pas lui en parler avant les fêtes pour pas gâcher nos fêtes là mais a fallu lui en parler parce qu'il était commissaire à ce moment là puis on voulait pas qu'il l'apprenne par l'entremise d'une lettre avec les commissaires, on se disait ça pas d'allure c'est notre père, on voulait lui en parler avant qu'il l'apprenne, fait que là a fallu lui en parler. Alors, ça été un dur coup parce qu'on était juste tous les quatre à la maison, popa, moma, pis Marielle et moi et puis on partaient toutes les deux pour la vie religieuse, le même jour, en même temps. Alors ça y s'attendait pas à ça du tout du tout puis ça été pas mal dur. ¹¹⁰

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 17.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 16.

En décidant de devenir religieuse, R.V. a pu accéder à une carrière dans l'enseignement et occuper un poste de direction qui n'était pas accessible à la plupart des enseignantes laïcs à l'époque.¹¹¹ Son éducation et son cheminement dans les diverses associations jeunes ont orienté son choix de vie. La religion à Val-d'Or avait donc un rôle et une place au sein de la communauté, sans pour autant exercer un contrôle déplacé sur les pratiquantes.

¹¹¹ Martha Danylewycz, Profession : religieuse, Un choix pour les Québécoises 1840-1920, Montréal, Boréal, 1988. 247 p.

Chapitre V Travailler en dehors

5.1 Les motifs

Sur les quinze femmes interviewées pour cette étude, onze ont travaillé à l'extérieur du foyer, à un moment de leur vie. Plusieurs femmes ont travaillé à leur compte. Les raisons qui ont poussé les femmes à ouvrir une boutique ou à travailler pour d'autres sont très variées. Offrir de nouveaux services était l'une des raisons, comme dans le cas de R.L. qui a ouvert une épicerie pour répondre aux besoins des gens qui habitaient près de la mine Sigma. L'absence de coiffeuses et le maigre salaire qu'elle recevait à Montréal ont poussé R.B. à ouvrir un salon. L'ennui était un autre motif qui poussait les femmes à travailler. B.S. est arrivée à Val-d'Or alors que ses enfants étaient grands. Alors, elle ouvrit un magasin de coupons, ce commerce l'a motivée à rester, alors que ses enfants plus vieux partaient, de la maison, pour retourner à Montréal. Pour leur part, les femmes qui devenaient veuves devaient, quant à elles, se procurer un emploi afin de subsister. Lorsque son époux est décédé subitement, L.R. avait déjà un dépanneur, chez elle, et des chambreurs ; cela lui a permis de continuer à faire vivre sa famille de sept enfants. À la mort de son époux, L.B. a pris en charge l'hôtel qu'ils tenaient conjointement auparavant. Après trente ans de mariage, S.P. a repris l'enseignement pour subvenir à ses besoins. Veuve à son arrivée, A.A. a travaillé quelque temps comme servante dans les familles de Val-d'Or avant de décider de garder des enfants chez elle. Réussir à joindre les deux bouts, était un défi pour chacune d'entre elles. En ouvrant une boutique pour dame et en gardant des chambreurs, S.L. apportait un revenu supplémentaire pour remédier au bas salaire de son époux et par le fait même les revenus du couple permettaient de subvenir aux besoins d'une jeune famille. L'économie familiale jouait donc un grand rôle dans la décision des femmes de prendre du travail.

Les femmes célibataires et mariées sans enfant ont connu des trajectoires différentes. Nous avons déjà signalé le cas de R.V. qui est devenue religieuse. Célibataire, J.B. a subvenu à ses propres besoins en occupant plusieurs postes administratifs. Lorsque le conjoint de N.G. annonça la venue de sa fiancée, le gérant du bureau du téléphone s'est empressé de retenir les services de cette téléphoniste expérimentée de la Compagnie de téléphone Bell. N.G. a pris l'emploi, l'a maintenu, n'ayant pas eu d'enfants. Elle a connu des promotions, au fur et à mesure que le bureau prenait de l'expansion.

5.2 L'importance du secteur des services

Les industries minières et forestières demandaient du personnel masculin. C'est aux femmes, que ce soit des jeunes filles ou des mères de familles, qu'il revenait de procurer la plupart des services destinés à cette masse de travailleurs. Deux tendances se dégagent de l'expérience des onze femmes qui ont occupé un travail rémunéré dans ce secteur. Premièrement, six femmes étaient commerçantes, et donc entrepreneures. Trois autres ont occupé des emplois pour la commission scolaire ou dans des bureaux. On peut supposer à partir de cet échantillon, que les jeunes filles, ayant terminé leur cours commercial, travaillaient à la banque ou à la Caisse populaire. Les commerces, les compagnies de téléphone, les bureaux d'assurance, d'avocat, de notaire, de dentiste, de médecin et de géologue, etc. étaient tous des endroits où les femmes pouvaient aussi occuper un emploi.

Plusieurs filles étaient téléphonistes, à en croire le témoignage de N.G. : « J'ai été chef téléphoniste pis après ça, j'ai travaillé comme comptable, mais pourtant, j'étais toujours en charge de les filles hein, pis en ce temps-là on avait environs de 46-48 filles parce que c'est toutes des jeunes filles de dans ce temps-là, 14 ans, 15 ans pis euh, ça prend beaucoup de l'entraînement, mais

euh, j'étais toujours en charge des filles ». ¹¹² Débuter un emploi, à l'âge de quinze ans, seize ans, semblait être la norme à l'époque, d'autant plus qu'il n'y avait pas de maisons d'enseignements supérieures pour les jeunes filles. C'est le cas de J.B. qui a commencé à travailler à l'âge de seize ans, peu de temps après son arrivée avec ses parents. Elle avait terminé sa deuxième année de « high school » en Ontario. Elle fut engagée comme commis au bureau des licences pour deux ans. J.B. a, dès lors, changé plusieurs fois d'employeurs. Elle a travaillé pour la compagnie Northern Townsite qui vendait des lots, pour une compagnie d'assurances, dans les chantiers de coupe de bois avec son père, à la papeterie et au garage Ford. En plus, elle a travaillé comme maître de poste et comme commis, jusqu'en 1980.

De leur côté, les commerçantes semblaient retirer beaucoup de satisfaction de leur travail. Celles-ci habitaient des logements ou des maisons dans lesquels elles installaient leur commerce, à l'exception de B.S. qui louait un local seulement, alors elle devait marcher environ dix minutes pour se rendre à son commerce. En jumelant commerce et résidence, les femmes pouvaient vaquer à leurs tâches domestiques et s'occuper des enfants, entre les clients : « Ah ben, c'était pas pressé comme les magasins le sont aujourd'hui hein, j'avais du temps entre chaque client qui venait, j'avais du temps pour retourner dans ma cuisine, pis avoir soin de mes enfants ». ¹¹³ L'achalandage variait toutefois selon les commerces alors il n'était pas toujours facile de concilier le travail ménager avec le commerce. De plus, les heures d'affaires étaient très longues et la plupart des commerces étaient ouverts tous les jours, selon L.R. : « De sept heures et demie du matin à onze heures du soir. Bien souvent à onze heures y'avait pas idée de partir de s'en aller (*rires*) les gens ça jasaient. Ça fec ça faisait des journées longues ». ¹¹⁴ En tenant un dépanneur et des chambres de

¹¹² N.G., p 10.

¹¹³ R.L., p. 9.

¹¹⁴ L.R., p. 23.

pension dans sa demeure, L.R. augmentait son chiffre d'affaires : « Pis les les gences qui restaient là, les les les chambreurs ça descendaient au magasin ici pis ça se montaient de la liqueur, ça s'achetaient leurs cigarettes, on faisait venir des cadeaux de Québec euh des grosses caisses de toutes sortes d'affaires t'sé pis y'achetaient ça. J'disais ça vois-tu à chaque paye y me laissait à peu près cinquante piastres chacun t'sé ». Les six chambreurs, qu'elle gardait lui permettaient, donc, d'augmenter son chiffre d'affaires.

Les horaires ne permettaient pas aux épouses de vaquer à toutes les tâches qu'une famille et un foyer exigent. Elles avaient alors recours à des services, tels ceux de jeunes filles qui travaillaient comme servantes : « Mais, j'avais trop de besognes moi. J'avais ... mon magasin, ben j'étais obligée de voir aux livres le soir, de voir un peu à la maison, de bord quoi j'avais une servante à maison, obliger de diriger tout ça ». ¹¹⁵ Occupée avec un commerce de vêtements pour dame, trois jeunes enfants, et huit chambreurs, S.L. a toujours eu de l'aide à la maison. Selon elle, il était très facile d'avoir des servantes à Val-d'Or, et pour, aussi peu que, dix dollars par mois, nourries et logées. En plus des bas salaires, les conditions de travail étaient souvent difficiles. Les salaires que les servantes recevaient n'étaient pas très hauts et elles ne vivaient pas toujours dans les meilleures conditions. A.A. a travaillé à Val-d'Or en 1939 et 1940 comme servante pour augmenter ses revenus constitués principalement de la pension de veuve reçue du gouvernement québécois. ¹¹⁶ Elle ne gagnait que quatre dollars par semaine et devait voyager dans des conditions pénibles pour se rendre à Val-d'Or :

¹¹⁵ B.S., p. 9.

¹¹⁶ Collectif Clio, Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, Montréal, Le Jour, 1992, p. 281

Non, non. On y allait à pieds. Quand j'ai travaillé moi une fois chez un, ça été une dernière place où j'ai travaillé, j'avais averti sa femme, j'veux qu'à six heures vous soyez ici à la fin de la semaine parce que j'ai dit j'ai un colon qui descend avec des chevaux et puis y vont m'aurremonter. La dame s'est pas présentée, son mari est arrivé pis j'y ai dit : Faut que je m'en alle, vous allez garder vos deux enfants. Y dit : Tu partiras pas ! Ben j'ai dit : Y faut que je m'en alle, faut que j'alle acheter du manger pour mes enfants ! Y dit euh ...: T'arras pas ta paye ! Ben j'ai dit : Vous allez la garder votre paye ! Parce que, j'ai dit, j'm'en vas ! Ben, y dit, en tout cas tu reviendras demain parce que tu l'auras pas ta paye ! Y'a fallu que j'y retourne le lendemain le dimanche pour avoir ma pis... mon quatre piastre. Pis coucher avec deux enfants dans même chambre, les deux enfants pissaient au lit et pis c'était un matelas que les ressorts ressortaient toutes. Y dit : J'peux toute acheté Val-d'Or pis.... C'est de même qu'on était traité ! ¹¹⁷

A.A a changé quatre fois de famille, en deux ans. Elle ne semblait pas être appréciée dans ce travail, sans compter qu'elle laissait ses enfants derrières avec sa fille de treize ans sur la terre qu'elle possédait. Elle a donc opté pour une solution plus convenable : prendre des enfants en pension :

J'ai pas faite ça longtemps, parce que je voyais que ça marchait pas. Me faire traiter pareil comme si on était des chiens j'étais pas habituée à ça. Ça fec que quand j'ai vu ça, j'ai pris des enfants en pension. Y'en avait qui m'avait dit : Pourquoi vous prenez pas des enfants en pension ? Y'a des hommes qui travaillent pis qui plaçaient leurs enfants toute la semaine pis y venaient les chercher le samedi. C'est comme ça que j'ai commencé à prendre des petits enfants en pension, ça fec que j'ai resté avec mes enfants et pis j'avais dix piastres par enfant. ¹¹⁸

Le témoignage de A.A. démontre, une fois de plus, les abus que subissaient un grand nombre de servantes, de la part de leurs employeurs, quel que soit le milieu de travail. D'autre part, l'embauche de servantes permettait aux commerçantes de concilier le travail ménager et l'élevage des enfants avec leur travail « à l'extérieur ».

¹¹⁷ A.A., p. 13.

¹¹⁸ Ibid.

5.3 La prostitution

I. : Mais quand vous êtes arrivée à Val-d'Or combien y pouvait y avoir de personnes ici c'était récent en 34 quand même ? R. : C'étaient des filles de vie qui avaient ... I. : C'étaient des filles de vie à c't'époque là (*rires*) ? R. : Y avait à peu près deux femmes respectables là qu'on dit pis moi j'étais la troisième (*rires*) ! ¹¹⁹

Val-d'Or avec ses nombreux gisements d'or a attiré des spéculateurs, des arpenteurs, des géologues, des mineurs et des individus avides de fortune. La communauté dépendait uniquement de l'exploitation des mines. Les hommes qui venaient y travailler étaient souvent seuls, n'ayant pas les fonds nécessaires pour faire venir leur épouse ou leur famille restée en Europe. Il s'agissait d'une population masculine jeune et très mobile.¹²⁰ L'hypothèse, que ce grand nombre de célibataires a créée une demande, pour le commerce du sexe, est à considérer. Des forces matérielles en présence, et les conceptions dominantes définissant la masculinité et la féminité créaient des situations qui, d'une façon, encourageaient la prostitution.

En effet, à Val-d'Or, il y avait peu de femmes à marier. Les épouses risquaient, de leur côté, d'être lorgnées par les hommes comme dans le cas de R.S. : « ...quand euh les premières années, les deux premières années, si on sortait le soir on était toujours accompagné, soit qu'on soit deux ou quelque chose comme ça, parce que souvent on était demandé euh ... [...] Les gens voulaient sortir avec nous autres au début ». ¹²¹ La prostituée était donc la seule partenaire sexuelle disponible pour les hommes. Sans compter, la croyance, largement répandue, selon laquelle les hommes avaient des « pulsions sexuelles » qu'ils devaient satisfaire.¹²² De plus, les chambres, que ces hommes louaient, offraient bien peu de confort ; cette situation ne leur permettait pas de bien relaxer et de

¹¹⁹ L.B., p. 5.

¹²⁰ Société d'histoire de Val-d'Or, Histoire de Val-d'Or, des origines à 1995, Val-d'Or, Société d'histoire de Val-d'Or, 1995, p. 51.

¹²¹ R.S., p. 31.

¹²² Marion S. Goldman, Gold Diggers & Silver Miners, Prostitution and Social Life on the Comstock Lode, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1981, p. 35.

Cette dernière va même attribuer les désirs masculins à la théorie du volcan auquel elle adhère, (*volcano theory*). Très répandue et populaire, cette théorie de la sexualité voulait que l'homme devait avoir des

refaire le plein d'énergie, pour le quart suivant. Les prostituées fréquentaient les bars, les salons de billards, les maisons de jeux et les débits clandestins ; là, où les hommes se détendaient et oubliaient, pour un moment, leurs dures conditions de vie et de travail.

Il est impossible de connaître les raisons ayant poussé les femmes à venir se prostituer à Val-d'Or. Survivre ou l'appât du gain ? La prostituée ne vivait certainement pas dans le luxe. Les coûts liés à ce métier étaient relativement élevés : logement, vêtements, amendes de la police, factures du médecin, contraceptifs, avortements, sans compter les coûts incalculables imputés à son corps et à son esprit.

Ce sont les archives judiciaires qui renseignent, le plus, sur le monde de la prostitution à Val-d'Or. Comme les années 1937 et 1942 ont été dépouillées, il est possible d'établir des comparaisons et d'observer des changements. En 1937, soixante-douze dossiers d'accusations reliées à la prostitution sont présentés à la cour : vingt-six concernaient la tenue d'une maison de débauche, dix-sept l'habitation d'une maison de débauche et vingt-neuf la découverte de filles dans une maison de débauche.¹²³ Les frais relatifs à ces condamnations variaient d'un délit à l'autre. L'amende pour la première accusation s'élevait à \$100.00, la deuxième à \$50.00 et la troisième à \$25.00. Deux femmes, seulement sur les vingt-six accusées de tenir une maison de débauche, sont retournées plus d'une fois à la cour pour cette accusation. On peut penser que certaines tenancières ont quitté la ville. Dans les premières années, les prostituées n'habitaient pas Val-d'Or comme tel ; elles venaient de Rouyn, même de Montréal ou d'ailleurs lorsque les hommes recevaient leur salaire, le 15 et 25 de chaque mois. Ces journées connaissaient beaucoup d'effervescence et L.B. se souvient que l'une d'entre elles, montait une tente qu'elle pouvait voir de chez elle : « Ah je me

relations sexuelles régulièrement, sans cela il exploserait en orgie d'adultère, de viol, de violence physique ou même de comportement homosexuel.

¹²³ Archives nationales du Québec, Centre de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec, Cour de Magistrat, District judiciaire d'Abitibi, Greffe de Val-d'Or, matière criminelle, 1937.

souviens que y travaillaient sous la tente. [...] ...c'était juste une qui avait sa tente qui montait sa tente à chaque fois qu'elle venait. [...] Alors les gens qui passaient voyaient tout ce qui se passait (*rires*) ». ¹²⁴

Étant donné que les mêmes noms reviennent rarement, on peut supposer que ce métier attirait plusieurs femmes et que les prostitués se déplaçaient beaucoup d'une ville à l'autre.

Certains jours, une demi-douzaine, parfois même plus, de femmes comparaissaient devant le juge, ce qui suggère que des descentes avaient lieu :

Ah oui, y a un dimanche après-midi, en tous cas, là les policiers surviennent à la maison, probablement qui av... à cette maison close là, probablement qui avaient eu un appel, cherche quoi, y font une descente de cette maison là, pis là c't'une vraie comédie. Y avait l'une de ces filles là qui avait pas eu le temps de s'habiller pis elle est sortie juste avec ses renards argentés elle avait rien sur elle, ... ¹²⁵

En 1942, la situation avait passablement changé. Val-d'Or est alors une communauté plus stable et la guerre a drainé bien des hommes hors des mines. On compte vingt-deux arrestations de moins qu'en 1937. ¹²⁶ Il y a toujours des descentes, mais elles semblent plus espacées.

Contrairement à 1937, les mêmes femmes sont souvent arrêtées. En effet, pour les accusations relatives à la tenue de maison de débauche, seulement six femmes sur douze cas ont comparu. Les amendes, pour ce crime, ont baissé jusqu'à \$25.00, mais les frais de la cour ont augmenté, variant de \$42.75 à \$78.30. ¹²⁷ Deux tenancières, Ruby Dupuis et Aline Ratelle ont été arrêtées chacune quatre fois, pendant l'année. ¹²⁸ Avoir été trouvé dans une maison de débauche, était une accusation plus fréquente que la tenue d'une telle maison. Ainsi, Rolande Lemire a été appelée sept fois, pendant l'année, à passer devant le juge, pour cette raison. Certaines de ces filles trouvées dans une maison de débauche étaient désignées comme servantes, dans les dossiers. Ces mêmes filles étaient

¹²⁴ L.B., p. 30.

¹²⁵ R.S., p. 30.

¹²⁶ Archives nationales du Québec, *op.cit.*, 1942.

¹²⁷ *Ibid.*, cause #3611 et cause #3586.

¹²⁸ *Ibid.*, causes : 3611, 3762, 3866, 3979 pour Dupuis et causes : 3876, 3758, 3585, 4010 pour Ratelle.

aussi arrêtées pour avoir fréquenté des débits clandestins. Certaines se livraient donc à d'autres types de commerce ou à des activités criminelles afin de survivre, dont le vol et le recel. Or, ce ne sont pas toujours les chefs de police qui traduisent ces filles devant la justice. En effet, Gilles Nault, journalier de profession, a déposé une plainte à l'endroit de Florence Thomas l'accusant de lui avoir transmis une maladie vénérienne.¹²⁹ Cet exemple est l'un des seuls permettant d'identifier les clients, car très peu d'hommes prennent le risque de porter plainte, de crainte de perdre leur anonymat. Par ailleurs, les prostituées devaient voir à leur propre protection. Certaines, dont Bonita Rossi, poursuivaient les clients pour voie de faits.¹³⁰ Si la prostituée est sans le sous, lors de son arrestation, elle est conduite à la prison d'Amos, pour un mois en général, et ce, entre 1937 et 1942. Elle devait aussi subir un examen médical dans bien des cas.

La prostitution est donc une activité mieux organisée en 1942. Elle a perdu son caractère ponctuel et transitoire. Les filles sont devenues résidentes permanentes de la ville. Plusieurs se livrent aussi à la vente illégale d'alcool. Les forces matérielles ont créé de la demande pour le commerce du sexe, à Val-d'Or. En 1939 et 1942, les autres femmes de la communauté étaient au courant de la présence de ces filles. Leur « respectabilité » les distinguait clairement de ces « filles de joie » : « Mais y avait des places qui étaient respectables, c'tait toujours des places qui avaient des filles de joie bien euh, y avaient du « fun », ... on allait s'asseoir prendre un coup là pis euh ... on regardait qu'est-ce qui se passait pis on trouvait ça drôle nous autres ».¹³¹

¹²⁹ *Ibid.*, cause #3681.

¹³⁰ M.M. relate un cas de violence contre une prostituée : « J'en ai vu une un matin, tsé du mois de juillet [...] et puis j'entendais crier [...] j'me lève pis j'regarde, mon dieu j'dis à mon mari, viens voir, c'était une femme qui était toute nue, toute nue là vous savez comme un ver (*rîres*) celles qui te mangent les cordes de bois là, son gars voulait l'emmenner pis a voulait pas. A voulait pas pis a criait pis a prenait des morceaux de bois. [...] Ça fait qui est arrivé un monsieur là par en arrière pis y l'a agraffée sur son épaule, y l'a pognée comme ça pis y l'a levée sur son épaule la madame là pis y a parti avec. [...] son monsieur là avec qui qu'a était là y l'a conduite chez eux. Lendemain a passé pis j'vous dis qu'a n'avait des bleus, a l'avait les deux yeux ben noirs pis, pis j'vous dis qu'était habillée le lendemain (*rîres*) ». p. 10

¹³¹ S.P., p. 19.

Chapitre VI Les divertissements

6.1 Sociabilité et loisirs

Les loisirs étaient rares pour les pionnières de Val-d'Or, préoccupées par la tenue de la maison, par le commerce, par les enfants ; S.L. l'affirme sans hésitation : « Ah y'était pas question qu'on sorte. Y'était pas pour le moment, y'était pas question, les sorties étaient très rares. Les seules sorties qu'on faisait aussitôt qu'on avait une occasion pour descendre à Amos, on la prenait parce qu'on s'ennuyait beaucoup et puis euh, ça faisait du bien de descendre à Amos. »¹³² Selon B.S., la famille passait avant les moments de plaisir : « ...quand on élève une famille, j'ai eu six enfants, j'n'ai perdu un, euh notre vie c'était de nous occuper de nos affaires, nos enfants, et pis ça on n'en pas souffert, les loisirs c'étaient d'aller voir des amies, euh de jaser pis on n'était pas à temps pour s'coucher » !¹³³ Lorsque l'horaire et le budget le permettaient, les femmes pouvaient tout de même se livrer à une panoplie d'activités. En effet, Val-d'Or était bien dotée au plan des divertissements.

L'implication dans la communauté était rendue possible grâce à des regroupements et des associations qui favorisaient la sociabilité. R.V. a mentionné : les Enfants de Marie, mais d'autres organisations recrutaient des membres, comme les « Dames Mooses » et les Filles d'Isabelle. D'autres occasions permettaient aux gens de se rencontrer, dont la fête Dieu qui présentait un défilé traversant la rue principale avec de beaux chars allégoriques. La Saint-Jean Baptiste donnait également lieu à une fête dans la ville. R.B. se rappelle aussi des cirques : « Ah oui, pis c'était très beau, pis on a eu de très beaux cirques, beaux cirques là avec des animaux puis des éléphants... ».¹³⁴ Les grandes ouvertures d'édifices ou l'arrivée du premier train attiraient les résidents : « Ah bon sens oui, ça ça été toute une joie. [...] Ah ben on s'est tous rendus à station pis euh ... pis on criait

¹³² S.L., p. 9.

¹³³ B.S., p. 9.

¹³⁴ R.B., p. 26.

... ». ¹³⁵ Les célébrités ont même honoré Val-d'Or de leur visite, tels : le maire de Montréal, Camilien Houde, et le chanteur français Maurice Chevalier. R.S. se souvient d'une autre visite mémorable : « .. y a eu la demoiselle, la dame là qui était millionnaire pour les ... que elle avait fait fortune des Woolworth (Betty Hutton) là, tsé les magasins Woolworth elle est venue elle aussi et puis cette fois là, ah que j'aurais aimé assister à la, comment donc... y coulait une brique d'or à la mine Bourlamaque mais seulement j'étais enceinte ... ». ¹³⁶ Les festivals rassemblaient également les gens, de même que la course annuelle de chien. Il s'agissait d'un événement d'envergure qui comprenait un concours pour le couronnement de la reine. Plusieurs jeunes filles participaient à ce concours tous les hivers. ¹³⁷

Les soirées étaient des moments privilégiés de rencontres : J.B. se rappelle le Community Hall que la mine Lamaque avait construit, car les adolescents et adolescentes de son âge le fréquentaient lors des soirées dansantes. D'autres salles présentaient des spectacles et des orchestres, les fins de semaines, comme le Club Morroco, le théâtre Palace, le Mayfair, le Chateau Inn et l'Hôtel Val-d'Or. Propriétaire de L'Hôtel Val-d'Or, L.B. allait à Montréal toutes les semaines reconduire le groupe qui avait donné des spectacles pendant la semaine ; puis, elle allait en chercher un autre qu'elle avait réservé pour la semaine suivante. C'est le cas de la troupe de Jean Grimaldi, fort connu au Québec. ¹³⁸ Les soirées étaient consacrées aussi au bingo, aux cartes et au bridge, un jeu très populaire à Val-d'Or :

... pis on a joué aux cartes, on a commencé de jouer aux cartes un p'tit peu pis après ça on a formé un club pis on avait fait des thés les après-midi, mais y avait pas beaucoup d'argent en ce temps-là hein à Val-d'Or, non plus ailleurs. Pis là quand ça été le temps de faire un « bridge », on demande à nos amis de nous aider, voulez-vous emporter le gâteau pis moi j'vais (.....) pis l'autres des sandwiches pis on a donc eu du plaisir comme jamais. ¹³⁹

¹³⁵ J.L., p. 12.

¹³⁶ R.S., p. 26.

¹³⁷ R.S., p. 25.

¹³⁸ L.B., p. 8-9.

¹³⁹ N.G., p. 7.

Le sport étaient une activité que les Valdoriens et Valdoriennes appréciaient particulièrement. Il y avait des équipes de quilles et de curling pour se tenir en forme. Épouse du responsable des sports à Sullivan¹⁴⁰ et ensuite au Palais des Sport à Val-d'Or, S.P. assistait aux parties d'hockeys, de base-ball et se rendait même partout en région, avec son époux, pour les tournois. Elle se rappelle particulièrement l'ambiance enivrante qui y régnait entourant les parties de hockey :

Ah oui ça prenait un p'tit coup, y avait toujours de la bière pis les hommes pis les femmes entre eux autres on faisait des sandwichs pis euh ... on euh [...] on s'en allait presque tous là dans le « poolroom » après la, après les parties d'hockey tout le temps. Pis c'tait un groupe que tout le monde était pareil là hein, y avait pas de classe tsé, tout le monde c'tait le gérant de la mine, pis c'était le ...tout le monde était ensemble.¹⁴¹

Elle était elle-même une grande joueuse de tennis : « Toute ma vie j'ai été une grande sportive. J'ai joué au tennis jusqu'à ... quarante ans... ».¹⁴² L'hiver, elle patinait sur les surfaces du lac où la neige avait été enlevée.

Les équipes d'hockey, des différentes mines, se rencontraient pour les parties et les jeunes filles semblaient avoir leur favori parmi les joueurs : « Nous autres j'me rappelle, moi entre autres moi je j'criais pour euh Sullivan, parce que Sullivan c'était tous des Canadiens-français, pis la mine Lamaque bien c'tait toute quasiment des Anglais. [...] ...quand on s'en allait au hockey hein on ... pas question de rentrer dans dans le la bâtisse pour se chauffer on perdait nos places, on « toffait » toute la partie d'hockey dehors ».¹⁴³ Le hockey était le divertissement qui emballait, le plus, la population.

Certains moments de détente se passaient dans l'intimité. Recevoir à la maison par exemple permettait, à un groupe d'amis ou de parents, de se réunir pour un repas. La lecture, la radio, les

¹⁴⁰ Sullivan est une très petite communauté qui s'est développée juste à coté de Val-d'Or, autour de la mine Sullivan.

¹⁴¹ S.P., p. 9.

¹⁴² S.P., p. 19.

¹⁴³ J.B., p. 10.

ballades en voiture et l'observation de l'arrivée des bateaux étaient des activités populaires. Le dimanche après-midi, la baignade au lac Blouin était très appréciée : « Oui là le dimanche où on allait à la plage là au lac Blouin, et puis embarquait dans la camionnette avec mon beau-frère, on allait pique-niquer, on se baignait, on avait bien du plaisir ». ¹⁴⁴ Lorsque la situation financière des familles s'améliorait, elles pouvaient se procurer des chalets où elles passaient l'été au bord des nombreux lacs de la région de Val-d'Or.

Bref, malgré le peu de temps qui était généralement conservé à la détente et aux loisirs, les premières résidentes de Val-d'Or étaient tout de même présentes dans la communauté, par l'entremise de différentes associations et d'une variété d'activités. Elles n'étaient donc pas cantonnées exclusivement dans la sphère privée.

¹⁴⁴ R.B., p. 26.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous pouvons faire certaines constatations concernant les expériences des premières résidentes de Val-d'Or. En général, ces femmes sont venues rejoindre un père ou un époux qui s'est trouvé du travail et un logement pour les siens. Accueillies dans une communauté où les conditions sont précaires et instables, elles se sont adaptées tant bien que mal. L'arrivée de l'électricité et de l'eau courante a été reçue avec soulagement. Toutefois, les tâches n'ont pas diminué, elles se sont plutôt allégées. Les journées de la plupart de ces femmes sont remplies par le travail domestique et les soins à donner aux enfants. Elles sont contraintes à gérer un budget de façon très serrée, surtout pendant la crise des années 1930. L'entraide au sein du couple facilite souvent les choses. Cependant, les femmes n'ont pas toutes cette chance. Le recours à la justice indique que certaines ne vivent pas des relations très harmonieuses avec leur conjoint. D'autres se retrouvent veuves, alors que certaines demeurent célibataires ou entrent en religion. Bref, les pionnières de Val-d'Or n'ont pas toutes le même profil, bien au contraire.

Installées dans une ville-frontière, les répondantes sélectionnées ne bénéficient pas des services médicaux et éducatifs disponibles dans les centres plus anciens. Les enfants naissent à la maison, avec l'assistance d'un médecin. Une garde-malade ou une aide permet à la mère de se reposer après la naissance.

Par ailleurs, les premières résidentes ne sont pas toutes des « reines au foyer » ; devant les besoins de la communauté et le besoin de collaborer au revenu familial, certaines femmes travaillent à l'extérieur du foyer. Les emplois qu'elles occupent sont un prolongement de leur travail à la maison soit : l'enseignement, les services domestiques et le travail de bureau. Ville-frontière, Val-d'Or, développe tout de même une infrastructure de loisirs qui favorise la sociabilité chez les femmes comme chez les hommes.

Val-d'Or, comme les autres nouveaux centres miniers, attire un groupe de femmes en particulier : les prostituées. Elle font bientôt partie intégrante du paysage. Leur commerce est bien connu ; comme dans les autres villes frontières en Abitibi, les prostituées sont visibles dans les hôtels, les tavernes, etc. Cet aspect de l'histoire des femmes serait particulièrement intéressant à poursuivre. Ainsi, il semble y avoir existé un réseau qui alimentait la région en « filles de joie ».

Malgré tout, le caractère pionnier de Val-d'Or, n'a pas transformé de façon significative les rapports sociaux de sexes. En effet, les premières venues sont demeurées largement dans la sphère privée ; leur incursion dans le domaine public s'est effectuée, règle générale, dans le cadre des fonctions que l'idéologie dominante leur réservait. Il apparaît, toutefois, qu'un environnement de « frontière » accordait une plus grande latitude aux femmes et que certaines pratiques, telles la prostitution et les naissances « illégitimes », étaient davantage tolérées. On peut penser, par contre, que le développement de Val-d'Or, en une ville plus stable et mieux desservie sur le plan des institutions religieuses, sociales et économiques, a entraîné une régulation plus grande des attitudes et des comportements des femmes : éventuellement, la ville perd son aspect « frontière » et se développe en collectivité stable et organisée. Cela est, en partie, attribuable au fait que l'ensemble des premiers habitants cherchent largement à reconstituer dans un nouvel espace, l'endroit d'où ils proviennent.

L'étude des premières femmes qui sont venues s'installer en Abitibi-Témiscamingue mérite d'être poussée davantage. Aussi, il serait intéressant d'examiner l'expérience des femmes vivant dans d'autres centres miniers afin d'établir des comparaisons. De même, il faudra étudier la situation des femmes sur les terres agricoles, et cela, afin de mieux cerner les rapports entre les conditions économiques et sociales qui prévalent dans une ville-frontière et les expériences que vivent les femmes qui y résident.

Annexe 1

Biographie sommaire des femmes interviewées (par ordre chronologique d'arrivée)

Rita Ladouceur : Née en 1906, à Hawkesbury en Ontario d'un père menuisier, elle est venue rejoindre son époux, qui travaillait comme cuisinier à la mine Sigma à la fin de 1933, avec leurs trois enfants. Elle retourne à Cobalt en 1934 pour donner naissance à un enfant étant donné l'absence de médecin, à Val-d'Or, à cette époque. Elle est revenue en décembre 1934 et elle a ouvert une épicerie qu'elle a gardée jusqu'en 1938. Elle a eu deux enfants à Val-d'Or. Elle est déménagée à quatre reprises pendant son séjour à Val-d'Or. Elle était âgée de 71 ans, lors de l'entrevue en 1977.

Jeanne Laroque : Née en 1894, à Notre-Dame de la Gare, d'un père cultivateur et contracteur. Elle se marie en 1914 à l'âge de vingt ans et va vivre à Sudbury pour vingt-trois ans. Elle arrive à Val-d'Or en juillet 1937, à ce moment, elle a sept garçons et une fille. Son époux travaille à Val-d'Or depuis deux ans comme contracteur sur les foreuses à diamants. Elle était âgée de 83 ans, lors de son entrevue en 1977.

Lucienne Bibeau : Née en 1899 à Marieville d'un père hôtelier, elle se marie avec un entrepreneur qui ouvre un commerce dans la ville de Morses Lines au Vermont. Le gérant de la banque de cet endroit qui se dirige vers Rouyn-Noranda convainc son époux de le suivre. En arrivant à Val-d'Or, il constate qu'il y a déjà un cinéma, mais pas d'hôtel, il se lance donc dans l'hôtellerie. Madame Bibeau arrive à Val-d'Or le 9 septembre 1934. Elle devient veuve en 1941, elle a une fille de treize ans, à ce moment. Elle prend l'hôtel en charge et y passe sa vie. Elle est âgée de 84 ans en 1983, lorsqu'elle donne l'entrevue.

Éva Lapointe-Théroux : Née en 1903, à St-Luc de Vincenes, d'un père fermier, elle se marie en 1920 avec un fermier. Elle part de Saint-Maurice en 1934, avec cinq enfants pour venir rejoindre son époux qui ouvre une laiterie à Val-d'Or. Elle patiente quelques mois à Rouyn-Noranda le temps que son logis soit prêt. Peu de temps après son arrivée, elle devient veuve, elle a six enfants : le plus jeune est âgé de trois mois et la plus vieille de douze ans. Elle se remarie en 1952. Elle est âgée de 74 ans, lors de l'entrevue en 1977.

Rose Boudreau : Née en 1908, à St-Jean des Piles, d'un père contracteur de bois, elle déménage avec sa famille à Amos, à l'âge de neuf ans. À l'âge de 21 ans, elle prend un cours de coiffure à Montréal et y reste pour travailler dans une épicerie. En visite à Amos avec ses soeurs, elle décide d'aller voir son père qui a obtenu un contrat à Val-d'Or, elle décide aussi de ne pas retourner à Montréal et de rester à Val-d'Or avec sa soeur. Elle travaille au restaurant le « Stanley » avec sa soeur avant d'ouvrir un salon de coiffure. Dès que ces finances lui permettent, elle commence à vendre des chapeaux. Par contre, elle n'indique pas quand elle s'est mariée, ni avec qui, ni le nombre d'enfants qu'elle a eus. Elle est âgée de 69 ans, lors de son entrevue en 1977.

Marianne Marquis : Née en 1897, à Ville-Verte d'un père cultivateur, elle déménage à Rivière-du-Loup à l'âge de vingt-deux ans. Elle y reste cinq ans et part ensuite pour Jonquière où elle habite également pour cinq années. Son époux travaille alors comme policier, mais avec une famille de dix enfants, ce travail n'était pas suffisamment rémunéré, sans compter qu'ils perdent tout pendant la crise. Son époux est donc venu chercher du travail en Abitibi et il en trouve comme cuisiner à la mine Lamaque. Madame Marquis arrive à Val-d'Or en juin 1935, après un an de séparation avec son époux. Elle est âgée de 80 ans, lorsqu'elle donne l'entrevue.

Simone Portelance : Née à Buckingham en 1907 d'un père boulanger, elle enseigne et travaille comme traductrice à Toronto pour les catalogues Eaton. Elle vient rejoindre son époux, en août 1935, qui travaille à la mine Stabel et ensuite à la mine Sullivan. Son conjoint est l'organisateur des sports de la mine et subséquemment des villes de Sullivan et de Val-d'Or, cette activité a dominé grandement sa vie. Ayant perdu ses deux premiers enfants, elle doit donner naissance à trois enfants à l'extérieur de Val-d'Or. Devenue veuve, elle retourne à l'enseignement. Elle est âgée de 70 ans en 1977, lorsqu'elle donne l'entrevue.

Nellie Gallagher : Née à Montréal d'un père forgeron, elle travaille comme téléphoniste à la compagnie Bell téléphone avant de venir rejoindre son fiancé. Marié à Rouyn-Noranda en octobre 1935, le couple s'installe à Val-d'Or, où son époux s'occupe du transport sur la rivière Harricana. Elle reprend le travail de téléphoniste pour le bureau de Val-d'Or. Elle connaît une carrière au sein des compagnies qui développent le système téléphonique de Val-d'Or. En 1957, elle quitte Val-d'Or, pour des raisons de santé de son époux. Après le décès de son conjoint en 1964, elle déménage à Chibougamau afin de reprendre le travail au sein de la compagnie de téléphone et revient à Val-d'Or pour sa retraite. Lors de son entrevue en 1977, elle est âgée de 76 ans.

Rita Saint-Julien : Née en 1918, à Ste-Anne de Beaupré, d'un père contracteur, elle vient à Amos, après le décès de ses parents à l'âge de quinze ans, vivre avec sa soeur, qui est déjà établie. Elle occupe des emplois dans un restaurant, dans un bureau de notaire et dans un studio de photographie. Elle se marie en 1937 et déménage aussitôt à Val-d'Or où son époux ouvre un garage « Ford ». Elle est alors âgée de dix-neuf ans. Durant les trois premières années de son mariage, elle est successivement enceinte. Elle perd son conjoint en 1969. Elle est âgée de 65 ans lors de son entrevue en 1983.

Jeanne Boivin : Née à Smooth Rock Falls en Ontario, d'un père bûcheron, elle arrive à Val-d'Or avec six frères et soeurs. Âgée de seize ans, elle ne peut pas poursuivre ses études à Val-d'Or. Elle obtient un emploi comme commis au bureau des licences et elle travaillera jusqu'à sa retraite en 1980. Elle a occupé plusieurs emplois, pendant sa carrière, principalement en administration. Elle travaille pour le service des postes à partir de 1957. Elle est âgée de 59 ans, lors de son entrevue en 1980.

Réjeanne Veillette : Née à La Reine, en Abitibi en 1931, elle n'a que six ans lorsqu'elle arrive à Val-d'Or avec ses parents. Au cours de ses études, elle s'implique dans les organisations comme les Enfants de Marie et la Jeunesse Étudiante Catholique. Elle fait ses études supérieures à l'école normale d'Amos. Elle enseigne à l'Académie Saint-Sauveur pour environ trois ans. Elle quitte la région en 1952 pour la vie religieuse. Elle revient à Val-d'Or en 1968 à titre de directrice de la même école. Elle est âgée de 52 ans lors de son entrevue en 1983.

Mme Lorenzo Richard (Laura) : Née en 1900, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, d'un père cultivateur, elle revient au Canada à l'âge de 8 ans après un séjour de quatre ans aux États-Unis. Après ses études, elle aide sa mère et apprend le métier de couturière. Elle se marie à l'âge de 27 ans à un barbier de profession. Ils partent pour les États-Unis et peu de temps après ils s'installent à Madawaska au Nouveau-Brunswick où ils demeurent huit ans. Découragé par la Crise, son époux vient en Abitibi et décide d'acheter un terrain, il y construit une maison et y ouvre son salon de barbier. Elle vient le rejoindre en septembre 1937, avec leurs cinq enfants. Deux autres enfants naîtront à Val-d'Or avant le décès de son mari en 1946. Elle opère un dépanneur et hébergent des ouvriers pour subvenir aux besoins de sa famille. Elle a 83 ans, lors de l'entrevue en 1983.

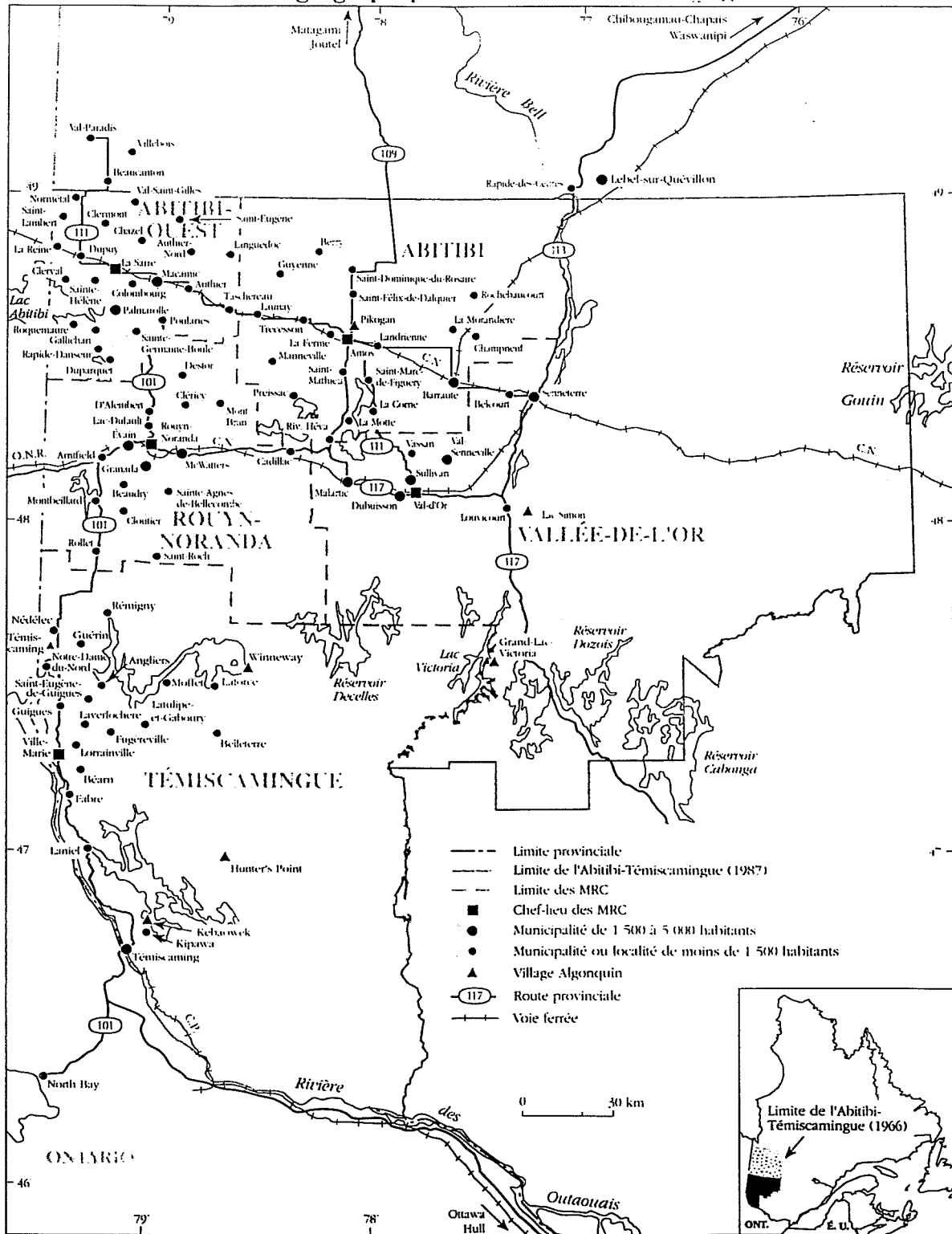
Simone Ladouceur : Née en 1906 à St-Prospère elle arrive enfant à Amos avec sa famille. Marié, en 1931, elle donne naissance à trois enfants à Amos. Lorsque son conjoint se trouve du travail à Val-d'Or en 1937, elle déménage dans un petit loyer où elle ouvre une boutique pour dame. Après trois autres déménagements, ils s'achètent un immeuble où elle habite et où elle tient son commerce. De plus, elle garde des chambreurs. Elle a 72 ans, lors de l'entrevue en 1980.

Bernadette Simard : Née en 1892, à Ste-Anne de Beaupré, d'un père cultivateur, elle part à Montréal pour se marier. Elle va ensuite vivre à Québec en 1914 et vient à Val-d'Or en 1938, son conjoint ayant trouvé du travail dans la construction. À son arrivée, le plus jeune de ses enfants était âgé de 18 ans. Elle ouvre un magasin de coupons afin de se désennuyer. Elle est âgée de 85 ans, lorsqu'elle donne l'entrevue en 1977.

Mme Armand Alix : Née en 1899, à Montréal, d'un père typographe et militaire, elle fait ses études en secrétariat. Elle épouse, à l'âge de vingt et un ans, un agent d'assurance. Ils demeurent à Montréal jusqu'en 1932, année où ils ont choisi d'aller sur un lot de colonisation pour échapper à la misère. À la mort de son mari en 1939, les arrangements pour leur venue en Abitibi étaient déjà pris. Elle quitte donc Ste-Véronique seule avec ses 4 enfants. Elle demeure à Senneterre, le temps que sa maison soit construite sur son lot. Elle donna naissance à un enfant à cet endroit. Elle arrive, à ce qui allait devenir Val Senneville en juillet. Elle a défriché sa terre elle-même alors que son plus vieux travaillait pour des géologues. Elle est aussi venue à Val-d'Or travailler comme servante. Elle était âgée de 84 ans, lors de son entrevue en 1983.

Annexe 2

Carte géographique de L'Abitibi-Témiscamingue



Source : Odette Vincent, dir., Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 12.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Annuaire téléphonique, Northern Telephone Compagny Limited, May 1940 et August 1939.

Annuaire téléphonique, Annuaire de la Vallée de l'Or enregistré, 1940-1941.

Cour de magistrat, District judiciaire d'Abitibi, Greffe de Val-d'Or, matière criminelle, 1937 et 1942.

Diocès d'Haileybury, Rapport des paroisses, Paroisse de St-Sauveur-les-Mines, 1934, 1935, 1937, 1938, 1942 à 1950

Entrevues orales, Société d'histoire de Val-d'Or, Projet opération Histoire de Val-d'Or, 1977 à 1983.

Huitième recensement du Canada, 1941, Volume II : Population par subdivision locales, Ottawa, Imprimeur du roi, 1944.

La Gazette du Nord, Val-d'Or, 22 janvier 1920-1952. Hebdomadaire, 1933-1950.

La Frontière, Rouyn, 24 juin 1937, Hebdomadaire, 1937-1950.

Sources secondaires

BAILLARGEON, Denyse. Ménagères au temps de la crise. Montréal, Remue-ménage, 1993. 311 p.

BELLEFLEUR, Michel. L'évolution du loisir au Québec, Essai socio-historique. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1997. 412 p.

BENOIST, Émile. L'Abitibi, pays de l'or. Montréal, les éditions du Zodiaque, 1938. 198 p.

BERTHIAUME, Nicole. Rouyn-Noranda, Le développement d'une agglomération minière au coeur de l'Abitibi-Témiscamingue. Rouyn, Cahiers du département d'histoire et de géographie, Collège du Nord-Ouest, 1981. 169 p.

BUSS, Helen M. Mapping Our Selves. Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 1993. 237 p. coll. Canadian Women's Autobiography.

Collectif Clio. Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles. éd. rev. et mise à jour, Montréal, Le Jour éditeur, 1992. 646 p.

DANYLEWYCZ, Martha. Profession : religieuse, Un choix pour les Québécoise 1840-1920.

- Montréal, Boréal, 1988. 247 p.
- DUBINSKY, Karen. Improper Advances, Rape and Heterosexual Conflict in Ontario, 1880-1929. Chicago & London, The University of Chicago Press, 1993. 223 p.
- GAGNON, Anne C. « En terre promise » : The Lives of Franco-Albertan Women, 1890-1940. Thèse de Ph. D., Université Ottawa, département d'histoire, 1997. 261 p.
- GOLDMAN, Marion S. Gold Diggers & Silver Miners, Prostitution and Social Life on the Comstock Lode, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1981. 214 p.
- GOURD, Benoît-Beaudry. Mines et syndicats en Abitibi-Témiscamingue 1910-1950. Rouyn, Cahiers du département d'histoire et de géographie, travaux de recherches no 2. 1981. 141 p.
- GOURD, Benoît-Beaudry. La mine Lamaque et le Village minier de Bourlamaque, une histoire de mine. Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, Rouyn, Cahiers du département d'histoire et de géographie, travaux de recherche no. 6, 1983. 117 p.
- LACASSE-GAUTHIER, Annette. Les jumelles à l'âge d'or, Pionniers de Rouyn-Noranda. Société nationale des Québécois de l'Abitibi-Témiscamingue, 1985. 177 p.
- LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER. Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989. 398 p.
- MOMRYK, Myron. « The Ukrainian Community in Val-d'Or-Bourlamaque, Québec ». dans The Ukrainian Experience in Quebec, Myroslaw DIAKOWSKY, éd., Toronto, The Basilian Press, 1994. p. 25-50.
- MORISSONNEAU, Christian. La terre promise : le mythe du Nord québécois. Montréal, Hurtubise, 1978. 212p.
- PAQUIN, Normand. Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue. Rouyn, Collège du Nord-Ouest, 1979. 206 p.
- POISSANT, Guylaine. Portraits de femmes du nord ontarien. Ottawa, le Nordir, 1995. 171 p.
- PORSILD, Charlene. Culture, Class and Community : New Perspectives on the Klondike Gold Rush 1896-1905., thèse de PH. D., 1995. Université Carleton.
- PRINS, Gwyn. « Oral History ». dans New Perspectives on Historical Writing. Peter BURKE éd. University Park, Pennsylvania, The Pennsylvania State University Press, 1991. 254 p.
- REINHARZ, Shulamit. Feminist Methods in Social Research. New York & Oxford, Oxford University Press, 1992. chapitre 7 « Feminist Oral History ». p. 126-144.

- ROBERGE, Martine et Bernard GENEST. dir. Guide d'enquête orale. Québec, Les publications du Québec, 1991. 265 p.
- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE VAL-D'OR, Histoire de Val-d'Or, des origines à 1995. Val-d'Or, Société d'histoire de Val-d'Or, 1995. 709 p.
- THOMPSON, Paul. The Voice of the Past, Oral History. 2^e éd., Oxford, New York, Oxford University Press, 1988. 314 p.
- VAN KIRK, Sylvia. « A Vital Presence : Women in the Cariboo Gold Rush, 1862-1875 ». dans British Columbia Reconsidered, Essays on Women. CREESE, Gillian et Veronica STRONG-BOAG. éd. Vancouver, Press Gang Publishers, 1992. p. 21-37.
- VINCENT, Odette. Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995. 763 p.
- WILKINSON, Glenn R. « At the Coal-Face of History : Personal Reflections on Using Newspapers as a source ». dans Studies in Newspapers and Periodical History, s.l. Greenwood Publishing Group, 1987. p. 211-221.

Articles

- ACKER, Joan, BARRY, Kate et Johanna ESSEVELD. « Objectivity and Truth, Problems in Doing Feminist Research » dans Beyond Methodology, Feminist Scholarship as Lives Research, Mary Margaret FONOW et Judith A. COOK édés., Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1991. p. 133-153.
- ASSELIN, Maurice. « Le rôle de la frontière dans les relations entre le Nord-Ouest québécois et l'Ontario ». De l'Abbitibbi-Témiskaming, Rouyn, 1979. p. 175-230.
- BAILLARGEON, Denyse. « La Crise ordinaire : Les ménagères montréalaises et la crise des années trente ». Labour/Le Travail, vol. 30, 1992. p. 135-162.
- BAILLARGEON, Denyse. « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre ». Recherches féministes, vol. 6, no 1, 1993. p. 53-68.
- BOUCHER, Isabelle. « Histoire d'une pionnière de Villebois ». De l'Abbitibbi-Témiskaming, Rouyn, 1977. p. 143-173.
- BUTLER, Anne M. « Through a Lens Less Turnerian : Women on the Frontier ». Review in American History, vol. 17, no 3, p. 417-422.
- COLLIN, Françoise. « Histoire et mémoire ou la marque et la trace ». Recherches féministes,

vol. 6, no 1, 1993. p. 13-23.

COOK, Judith A. et Mary Margaret FONOW. « Knowledge and Women's Interest. Issues of Epistemology and Methodology in Feminist Sociological Research ». dans Feminist Research Methods, Exemplary Readings in the Social Sciences. Joyce McCarl Nielsen, éd., Boulder, San Francisco & London, Westview Press, 1990. p. 69-93.

DAIGLE, Johanne, ROUSSEAU, Nicole et Françoise SAILLANT. « Des traces sur la neiges...La contribution des infirmières au développement des régions isolées du Québec au XXe siècle ». Recherches féministes, vol. 6, no 1, 1993. p. 93-103.

DUMONT-JOHNSON, Micheline. « Peut-on faire l'histoire de la femme ? » Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 29, no 3, 1975. p. 421-431.

DUMONT, Micheline et Nadia FAHMI-EID. « Temps et mémoire ». Recherches féministes, vol. 6, no 1, 1993. p. 1-12.

DUPUIS, Jean-Pierre. « Le développement minier de l'Abitibi : les projets des colons ». Recherches sociographiques, vol. 34, no 2, 1993. p. 233-260.

FRANZOSI, Roberto. « The Press as a Source of Socio-Historical Data : Issues in the Methodology of Data Collection from Newspapers ». Historical Methods, vol. 20, no 1, 1987. p. 5-15.

GAFFIELD, Chad. « The New Regional History : Rethinking the History of the Outaouais ». Revue d'études canadiennes, vol. 26, no 1, 1991. p. 64-81.

GOURD, Benoît-Beaudry. « La colonisation des Clays Belts du Nord-Ouest québécois et du Nord-Est ontarien, Étude de la propagande des gouvernements du Québec et de l'Ontario à travers leur publications officielles (1900-1930) ». Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 27, no 2, 1973. p. 235-256.

GOURD, Benoît-Beaudry. « Les journaux de l'Abitibi-Témiscamingue 1920-1950. Portrait historique ». De l'Abbitibbi-Témiskaming, Rouyn, 1979. p. 21-76.

GREENE, Janet W. « Strategies for Survival : Women's Work in the Southern West Virginia Coal Camps ». West Virginia History, vol. 49, 1990. p. 36-53.

LAFLAMME, Jean P. « L'Église et l'éducation en Abitibi-Témiscamingue ». Sessions d'Études : Société Canadienne d'Histoire de l'Église catholique, vol. 49, 1982. p. 25-34.

LAPLANTE, Robert. « La colonisation de l'Abitibi-Témiscamingue : un bilan de la recherche ». Recherches Sociographiques, vol. 28, nos 2-3, p. 415-433.

LAROUCHE, Fernand. « L'immigrant dans une ville minière. Un étude de l'interaction ». Recherches Sociographiques, vol. 14, no. 2, 1973. p. 203-228.

- PASSERINI, Luisa. « A Memory for Women's History : Problems of Method and Interpretation ». Social Science History, vol. 16, no 4, 1992. p. 669-692.
- SANGSTER, Joan. « Telling Our Stories : Feminist Debates and the Use of Oral History ». Women's History Review, vol. 3, no 1, 1994. p. 5-23.
- SCANLON, Jennifer. « Challenging the Imbalances of Power in Feminist Oral History. Developping a Take-and-Give Methodology ». Women's Studies International Forum, vol. 16, no 6, 1993. p. 639-645.
- TROFIMENKOFF, Susan Mann. « Feminist Biography ». Atlantis, vol. 10, no 2, 1985. p. 1-9.
- VINCENT, Odette. « "Des mondes parallèles ?" Groupes ethniques, activités politiques et réseaux communautaires dans l'espace abitibien (1920-1955) ». Bulletin du RCHTQ, no. 63, vol. 21, no 3, 1995. p. 31-40.
- WOYSKI, Margaret S. « Women and Mining in the Old West ». Journal of the West, vol.20, no 2, 1981, p. 38-47.
- YANG, Mei-ling. « Women's Pages or People's Pages : The Production of News for Women in the Washington Port in the 1950s ». Journalism & Mass Communication Quarterly, vol. 73, no 2, 1996. p. 364-378.

